

2
PIERRE BORNECQUE

8
18

**LE THÉÂTRE
DE GEORGES COURTELINE**

A. G. NIZET

PARIS

1969

PIERRE BORNECQUE .

LE THEATRE DE
GEORGES COURTELINE .

3798

A. G. NIZET

PARIS

—
1969

8-Y1
3044

DL-29 1 1973.01920

PIERRE BORNECQUE

LE THEATRE DE
GEORGES COURTELINE



A. G. NISSET

PARIS

1899

A la mémoire de ma Grand-Mère et de mon Père,
A ma Mère tant aimée,
qui m'ont toujours montré la voie
du travail et de l'effort
en hommage de tendre reconnaissance.

P. B.

PIERRE BONNEMAIN
Tananarive, novembre 1966

A la mémoire de ma Grand-Mère et de mon Père
A ma Mère tant aimée
qui m'ont toujours montré la voie
du travail et de l'effort
en témoignage de leur reconnaissance.

P. B.

AVANT-PROPOS

Au seuil de cet ouvrage, fruit de six années de recherches et de réflexions, ce m'est un agréable devoir de remercier tous ceux qui ont bien voulu me rendre la tâche plus légère et la cueillette plus fructueuse :

Monsieur le Doyen Pierre JOURDA, qui a dirigé cette thèse avec son autorité d'humaniste et sa bienveillance inépuisable, a droit en premier à toute ma reconnaissance ;

Monsieur le Professeur Jacques SCHERER, qui m'a si bien conseillé, doit être vivement remercié ;

Monsieur Albert DUBEUX, ami et biographe de Courteline, n'a cessé de me fournir tous les renseignements susceptibles de me guider et mérite ma profonde gratitude ;

Monsieur René FILLET, conservateur de la Bibliothèque Municipale de Tours, m'a indiqué, ainsi que sa femme, maints ouvrages utiles à cette œuvre, et m'a fourni maintes indications avec son immense science bibliographique.

J'aimerais exprimer mes remerciements aux éminents écrivains et critiques qui m'ont si aimablement donné leur avis sur Courteline : tout d'abord Monsieur le Recteur Robert MALLET, sans la bonté duquel cette thèse n'aurait jamais été écrite, faute du temps indispensable que seule mon entrée dans l'Université, que je lui dois, m'a permis d'entreprendre ; Maître Isabelle GRANDAMY, avocate ; les critiques et professeurs Jacques GUICHARNAUD et Paola CHIARINI ; Madame Sylvie CHEVALLEY, Archiviste-Bibliothécaire de la Comédie-Française ;

les auteurs dramatiques Marcel PAGNOL, Marcel ACHARD, Jules ROMAINS, André ROUSSIN, OBALDIA, Eugène IONESCO ;

les écrivains Pierre GAXOTTE, Marcel AYME, Pierre DANINOS, Jean COCTEAU, Jean DUTOURD, Marc BLANCPAIN, André MAUROIS, qui illustrent ce modeste ouvrage.

Et je ne saurais oublier le paisible pays malgache, où j'ai pu travailler dans le calme nécessaire à une lente réflexion devant les pins et les bananiers, au milieu de cette terre rouge qui fait la richesse de Madagascar.

PIERRE BORNECQUE
Tananarive, décembre 1968.

AVANT-PROPOS

Avant tout de cet ouvrage écrit de six années de recherches et de réflexions, ce travail un agréable devoir de remercier tous ceux qui ont bien voulu me rendre la tâche plus légère et la meilleure plus précieuse.

Monsieur le Docteur PIERRE JOURDA, qui a dirigé cette thèse avec son autorité d'humaniste et sa bienveillance inépuisable, a voulu en premier à toute ma reconnaissance Monsieur le Professeur Jacques SCHIEBER, qui m'a été mon conseiller, dont les conseils sont restés.

Monsieur Albert DURAN, ami et biographe de Courcelle, m'a cessé de me fournir tous les renseignements indispensables à ma tâche et m'a fait de si précieuses et si nombreuses indications de la Bibliothèque de la Faculté de Théologie de Louvain, m'a aidé ainsi que sa femme, ainsi qu'un grand nombre de ses collègues, à cette œuvre et à l'accomplissement de cette œuvre.

Certaines expériences ont été faites, mais les renseignements ont été fournis et les résultats ont été obtenus.

Je tiens à remercier tout d'abord Monsieur le Recteur de l'Université, Monsieur le Docteur MALLET, sans lequel cette thèse n'aurait pu être écrite, tant de temps indispensable que seule mon entrée dans l'Université que je lui dois, m'a permis d'entrer dans l'Université.

Monsieur le Maître Isabelle GRAMMAY, secrétaire, les professeurs et professeurs Jacques GUICHARD et Pierre CHARPENTIER, Madame Émile CHEVALLEY, archiviste, Monsieur de la Commission Française.

les auteurs anonymes Marcel PAGONI, Marcel ACHARD, Jean ROMAINS, André NOUVEL, OUBALDE Eugène LOISEL.

les écrivains Pierre GASTTE, Marcel JIMÉ, Pierre DANIELOU, Jean COCTEAU, Jean DUBOIS, Marc BLANCHARD, André MAUROIS, qui illustrent ce monde.

Il ne me serait pas possible de citer tous les noms de ceux qui ont travaillé dans le cadre nécessaire à ma tâche et à la réalisation de ce livre et les écrivains, au lieu de cela, j'ai voulu que fait la tâche de M. de la Commission Française.

MIRRE MONTECOURT
Toulouse, décembre 1961

LIVRE I

LE POINT DE DÉPART

UNIVERSITÉ VALENTINIANE COPIÉE
DES POINTS DE DÉPART

I. L'origine de la vie

Les origines de la vie sont une question qui a occupé les hommes depuis le plus ancien des temps. Les philosophes ont cherché à expliquer l'origine de la vie à l'aide de leurs théories, mais c'est seulement au cours de ces dernières années que la science a pu apporter des preuves de l'existence de la vie primitive.

Il y a environ 3,5 milliards d'années, la vie est apparue sur la Terre. Cette vie primitive était constituée de molécules simples, qui se sont combinées pour former des molécules plus complexes.

La vie primitive a évolué au cours du temps, et a donné naissance à des formes de vie plus complexes. Cette évolution a été favorisée par des conditions environnementales particulières, telles que la présence d'eau et de gaz.

La vie primitive a également été favorisée par des conditions géologiques particulières, telles que la présence de volcans et de sources chaudes. Ces conditions ont permis à la vie primitive de survivre et de se développer.

LIVRE I

LE POINT DE DÉPART

CHAPITRE I

COMMENT COURTELINE CHOISIT-IL SES POINTS DE DEPART?

I. - L'ORIGINE DE SES PIÈCES

Les débuts de la véritable carrière littéraire de Courte-line remontent au 18 juin 1884, et ce fut le plus grand des hasards, comme le conte l'auteur lui-même dans l'Avant-Propos des *Gaietés de l'Escadron*:

« On doit le livre que voici à cette particularité qu'un jour de l'année 1885 (sic) il ne se passa, comme on dit dans une chanson jadis célèbre: « Rien! Rien! Rien! »

Et ce, pour le plus grand embarras de Courte-line qui avait assumé aux *Petites Nouvelles Quotidiennes* la tâche de commenter chaque jour, sous la rubrique « Chronique quotidienne », l'événement sensationnel de la veille. Or, la veille s'étant écoulée sans que le moindre quoi que ce soit, le plus banal fait divers, le plus vulgaire racontar, eût laissé trace de son passage, le pauvre chroniqueur interrogeait vainement chacun des quotidiens éparpillés devant lui sur la table de rédaction, touchant le difficile problème qui consiste à parler quand on n'a rien à dire.

A la fin, se sentant échoué dans une impasse, en proie avec cela, aux bruyantes mises-en-demeure d'un terrible metteur-en-pages, décidé à lui arracher par toutes les voies de droit et même d'arbitraire, une copie dont la première ligne était encore dans l'encrier, il imagina quelque chose de tout à fait ingénieux: rapporter, en le commentant comme s'il en avait eu connaissance le jour même par un petit canard de province, un trait des mœurs militaires en temps de paix dont il avait été le témoin quelques an-

nées auparavant quand il faisait son service au 13^e des chasseurs à cheval. La belle ardeur avec laquelle il fit du jeune avec du vieux, du neuf avec de l'usagé, de l'inédit avec du déjà lu et de la nouveauté avec de l'occasion fut couronnée d'un vif succès...

Le jour où l'article parut, comme l'auteur débarquait aux *Petites Nouvelles* sur le coup de 5 heures du soir, son garçon de bureau le pria de passer à la direction, où il se rendit en effet et où René Martin-Saint-Léon, son patron et son ami, lui tint à peu près ce langage :

— Ah, c'est toi ! Ce n'est pas malheureux ! Voilà deux heures que je t'attends. J'ai à te parler relativement à ta chronique de ce matin.

Courteline, à la vérité, n'avait pas la conscience tranquille ;... il se lança dans des éclaircissements qui l'eussent peut-être innocenté si Saint-Léon n'eût tranché la question en lui disant :

— Qu'est-ce qui te prend ? Je ne te reproche rien ; au contraire ! Ton machin a beaucoup porté, et je te fais tous mes compliments.

— Sans blague ?

— Sans blague. Je viens même te demander de me donner chaque semaine, un jour dont nous allons convenir, un souvenir de l'Escadron à la manière de *La Soupe*. Il y a tout un filon à exploiter, dans cette présentation de la vie au quartier, traitée gaiement et à base, pourtant, de scrupuleuse exactitude. Les sujets ne doivent pas te manquer ?

— Tu peux en être sûr.

— A merveille ! Va te mettre au travail, en ce cas ; tu commenceras lundi prochain. Et tâche de te distinguer, ou sinon c'est à moi que tu auras à faire...

Huit jours plus tard, *Un Mal de gorge* paraissait dans *Les Petites Nouvelles*, six mois après les *Souvenirs de l'Escadron* (1). » (IV, 5-8)

Et c'est ainsi qu'une petite nouvelle militaire va décider de la carrière d'un petit expéditionnaire peu assidu du

(1) Cet *Avant-Propos* de l'Édition Bernouard a bien été rédigé par Courteline, malgré la troisième personne employée ; comme il date de 1925, la mémoire de l'auteur peut se tromper : ainsi *La Soupe* est bien du 19 juin 1884 et non de 1885 : deux jours après paraissait *Tas de rosses* ; quant à *Un Mal de gorge*, il n'a pas paru « huit jours après », mais les 20, 21 et 22 novembre 1884.

Les *Souvenirs de l'Escadron* étaient ensuite appelés, sur le conseil de Mendès, *Les Gaietés de l'Escadron*, parues chez Flammarion en 1886.

Ministère des Cultes... Mais il devra cependant attendre jusqu'au 6 juin 1891 pour aborder le théâtre, où il devait ensuite obtenir ses plus grands succès.

« Si mes souvenirs me sont fidèles, raconte Courteline, c'est par *Lidoire* que je fis mes débuts au théâtre, en l'espèce *Le Théâtre Libre* dont Antoine, que je rencontrais chaque soir, m'avait indiqué le chemin et ouvert la porte toute grande. *Lidoire* qui, sous forme de conte, venait de paraître dans *L'Echo de Paris*, l'avait beaucoup emballé, moins, d'ailleurs, pour l'amusement qu'il avait trouvé à le lire que pour celui qu'il y sentait caché et que, selon lui, devait faire éclater à la scène une adroite reconstitution de la vie et du monde d'un quartier de cavalerie » (2).

Manquant de confiance en lui, Courteline envoie « un désolé petit mot » à Antoine le soir de la répétition générale ; celui-ci s'empresse de le rassurer :

« ... Avez-vous confiance en moi? oui? Eh bien! *Lidoire* est un succès *considérable*; on en a parlé partout depuis hier soir. » (3)

L'auteur de *Lidoire* a donc débuté au théâtre grâce à l'appel éclairé de son ami Antoine par une œuvre fondée non sur son imagination, mais sur son don de l'observation qui va lui inspirer la plupart de ses pièces.

Mais se contentera-t-il de prendre son inspiration dans la vie quotidienne? Quelles seront ses autres sources?

Par ailleurs va-t-il partir de véritables situations dramatiques? ou bien des idées simples et amusantes lui suffiront-elles?

Enfin comment choisir les titres de ses pièces pour mieux souligner ses intentions?

Telles sont les questions essentielles qui se posent dans ce chapitre.

*
**

Ancien chasseur à cheval à Bar-le-Duc en 1879, l'auteur a commencé par prendre ses idées de pièces dans la vie réelle; une expérience vécue, une scène dont il sera témoin,

(2) IX, 8. Courteline devait écrire par la suite :

1° un roman militaire : *Le Train de 8h47* (1886);

2° 22 nouvelles militaires, auxquelles il empruntera un certain nombre d'idées pour sa pièce *Les Gaietés de l'Escadron* (1895).

(3) Voir notre *Vie de Courteline*, citée par Albert DUBÉUX : *La Curieuse vie de Georges Courteline*, Horay (1958), p. 67

une histoire drôle entendue au café et soigneusement notée, voilà les possibilités.

Mais elles ne suffisent pas: il trouve l'inspiration dans le théâtre comique de son père Jules Moinaux, reçoit des commandes de ses amis ou laisse parler cette imagination qui, affirme-t-il, lui fait tant défaut, mais dont nous trouverons trace dans ses fantaisies.

Quand il a envie de peindre simplement une scène de café, d'atelier ou de rue, il ne se préoccupe même pas d'idée pour démarrer, il développe rapidement un détail qui l'a frappé, il ne construit pas.

1° *L'expérience vécue*

Cette expérience vécue par l'auteur, observateur lucide des êtres et des faits, il l'a versée toute palpitante dans les pièces consacrées à la vie militaire, à la vie de bureau, aux ennuis du ménage auxquels s'ajoutent ceux de la morne vie quotidienne.

Oui, l'ancien cavalier du Treizième Chasseurs à cheval, caserné à Bar-le-Duc en 1879-80, a certainement assisté à cette scène: comme la visite du Colonel est annoncée, le plus courageux des soldats a promis de dénoncer le cuisinier, « fricoteur », et de proclamer hautement que « la soupe ne vaut rien »; naturellement, dans un grand élan de camaraderie, tous ont promis de le soutenir:

« As pas peur, va, La Guillaumette, on te soutiendra, nom de nom! »

Cependant « le jour de la revue arriva... Le colonel parut, escorté d'une ribambelle d'officiers chamarrés de croix et de galons. Il inspecta d'abord toute la salle d'un coup d'œil, puis... il s'approcha de La Guillaumette... et lui dit sur un ton jovial:

« Eh bien, mon brave, vous plaisez-vous au régiment? Avez-vous une réclamation à m'adresser? »

— Mon colonel, dit simplement La Guillaumette, j'ai à vous dire que la soupe ne vaut rien. »

Naturellement le colonel commence par féliciter le brave garçon de l'avoir prévenu, puis il interroge les autres cavaliers pour avoir confirmation du fait dénoncé par leur camarade. Hélas, tous ont peur de dire la vérité et le colonel furieux conclut:

« Vous me mettez quinze jours de boîte à cet homme-là ! Et voilà comment, au 51^e chasseurs, la gamelle qui ne valait rien valut pourtant quinze jours de prison au comblant La Guillaumette. »

Cette nouvelle, *La Soupe*, méritait d'être contée, car elle déclenchera la carrière de son auteur, sera à l'origine d'une des scènes des *Gaietés de l'Escadron*, joués avec succès après *Lidoire*; plus tard une seule saynète, *Vingt-Six*, sera consacrée à l'armée (4).

Après la vie militaire, Courteline fera l'expérience de la vie de bureau pendant quatorze ans; il en tirera quatre saynètes: *Monsieur Badin*, l'expéditionnaire qui ne veut pas aller au bureau parce que ça l'embête, c'est lui; l'employé Ratcuit cherchant de tous côtés un prétexte quelconque pour fuir le ministère, c'est encore lui dans *Les Lunettes*; *Cumul* montre un de ses collègues venant, après trois mois d'absence, rendre visite à son directeur avec la plus touchante inconscience; enfin *Allo* présente comme point de départ « messieurs les expéditionnaires plongés dans l'ardeur du travail », ce qui veut dire que « Pancréas et Saimpol-Mépié jouent une canette au zanzibar; Ledrubète épluche des œufs durs, tandis que Choupouri, gravement, s'apprend à faire le cul-de-jatte » (5).

Dès cette époque Courteline s'est vivement intéressé aux jolies actrices (il se mettra même en ménage avec Suzanne Berty) et il observe les aventures et les mésaventures de ses amis, tout en contant les siennes sur un ton badin; c'est ainsi que *Boubouroche*, son chef-d'œuvre, part d'une double tromperie.

Comment Courteline fut trompé? Il l'a raconté lui-même dans une de ses Chroniques des *Petites Nouvelles Quotidiennes*:

« Il y a comme ça des jours où on n'a pas de veine, et, à ce titre, la journée du 14 octobre est de celles que je me rappellerai.

Le matin... ayant eu l'heureuse inspiration d'aller faire une petite visite d'amitié à une femme que j'aime profondément, j'ai eu l'agréable surprise de découvrir un visiteur, blotti dans le buffet de la cuisine.

(4) *La Soupe* : IV, 21-25 ; *Vint-Six* : IV, 53.

(5) *M. Badin* : V, 215 ; *Les Lunettes* : V, 203 ; *Cumul* : V, 199 ; *Allo* : V, 207.

Ce détail n'a d'autre mérite que sa scrupuleuse exactitude. D'abord un peu déconcertée, la jeune femme se remit vite, et attaquant la situation par les cornes que ladite situation m'avait empruntées pour la circonstance, elle s'efforça de me persuader que je me trouvais en présence d'un de ses parents éloignés.

Cette tentative ne fut couronnée d'aucun succès...

Je refermai donc la porte du buffet par crainte que le *parent* ne s'éventât et ne perdît l'exquise odeur de poire cuite dont il commençait à s'imprégner doucement, après quoi je tirai galamment ma révérence et m'en allai avec la perspective consolante de gagner désormais au jeu. » (XIII, 196)

Si Courteline fut trompé, son grand ami Catulle Mendès le fut aussi, bien régulièrement, comme le pauvre Boubouroche, par sa petite amie Jacotte; mais laissons l'auteur lui-même nous expliquer comment il fut amené à écrire *Boubouroche*, d'abord nouvelle, puis pièce :

« Longtemps déjà avant que j'écrivisse *Boubouroche* pour le journal *L'Echo de Paris*, Catulle Mendès et moi, que séparaient vingt ans d'âge mais que rapprochaient étroitement une égale passion des lettres, de la bohème et du café, vivions d'une existence quasi fraternelle... Je ne crois pas que la moindre erreur, le plus petit malentendu ait, plus de trente ans qu'elle dura, altéré... l'amitié que, Mendès et moi, éprouvions l'un pour l'autre. (6)

Tout au plus ai-je à me reprocher l'inoffensive plaisanterie dont je confesse avoir longtemps berné l'indulgente patience de mon maître, en refusant de lui révéler mon adresse sous prétexte qu'elle était sortie de ma mémoire et n'y était jamais rentrée. D'où, de lui à moi, un dialogue

(6) Catulle MENDES (1842-1909), écrivain célèbre de son temps; poète de *Philoméla* (1864), des *Odelettes guerrières* (1871); auteur de pièces comme *Isoline* (1888), *La Reine Fiammette* (1889), et de nombreux romans tombés dans l'oubli.

Il devint le plus intime ami de Courteline et lui ouvrit toute les portes; de son côté celui-ci voua un culte à son bienfaiteur, comme en témoigne la dédicace de son roman *Messieurs les Ronds-de-Cuir* (V, 4) :

« A MON AMI

A MON MAÎTRE, A MON BIENFAITEUR
CATULLE MENDES

En témoignage d'admiration profonde
et d'affection sans bornes. »

« *Vingt ans d'âge* » : un peu exagéré : 16 ans seulement, car Mendès est de 1842, Courteline de 1858; mais ce dernier aime se rajeunir.

« *Plus de trente ans* » : autre exagération.

je ne sais combien de fois recommencé et dont l'échantillon ci-dessous donne une idée assez exacte;

— Où demeurez-vous, Courteline?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas! Vous ne savez pas où vous demeurez?

— Je l'ai su, mais je l'ai oublié. Je vous l'ai dit cent fois...

Cette historiette a toutes les apparences d'une scie. Elle a donc duré plus qu'assez. Entrons dans des explications. (7) La vérité est, qu'en ce temps-là, Catulle avait pour camarade de lit une petite théâtreuse d'une vingtaine d'années, nommée Jacotte ou quelque chose d'approchant, laquelle lui avait créé une pièce dans un théâtre du boulevard voisin de la Porte Saint-Martin. Or cette gamine, charmante comme la gamine charmante dont il est question dans *Phi-Phi* (8) demeurait 6, place d'Anvers, et moi aussi. Elle habitait au 4^{me}, où j'habitais également, un logement qu'une cloison mitoyenne aussi mince qu'une lame de couteau séparait de l'appartement où je filais des jours fortunés aux côtés d'une autre gamine dont le nom m'est sorti de la mémoire, mais non celui de sa petite chienne, une griffonne qui devait à ses origines d'avoir été baptisée « Marseillaise ».

Vous m'allez demander: — Et alors?

Une petite minute, je suis à vous.

Grands amateurs de bonne bière, nous avions l'habitude, Jacotte, Catulle et moi, d'en aller boire, tous les soirs, quelques bocks, au Cul-de-Bouteille du carrefour Château-dun... Deux heures tapant, la voix du brave père Berthet préposé en ces temps lointains aux destinées du Cul-de-Bouteille s'élevait, rappelant la clientèle à l'observation des règlements de police...

Sur quoi... Catulle, Jacotte toujours pendue à son bras:

— Où allez-vous, Courteline?

— Où diable voulez-vous que j'aille? Je rentre chez moi, parbleu! ... (Et le même dialogue recommençait, Courteline affirmant toujours ne pas connaître son adresse.)

(7) *Scie*: histoire drôle, ou farce faite à un copain, indéfiniment répétée et qui fait le tour des ateliers de peintre; fréquent à l'époque de Courteline.

(8) *Phi-phi*: opérette à succès de Christiné (1923); l'allusion s'explique par le goût de l'auteur pour les opérettes.

Là-dessus, mon grand ami et moi, lui, par la montée de la rue des Martyrs, Jacotte toujours à son bras, moi par le biais de la rue Rodier, nous rejoignons notre commun domicile où j'arrivais régulièrement avec cinq minutes d'avance: le temps de me faire ouvrir la porte, d'escalader mes quatre étages, d'entrer dans mon appartement et de caresser Marseillaise blottie au chaud et endormie dans le dos de sa petite maîtresse.

C'était alors au tour des deux retardataires de réintégrer leur chez-soi et de procéder à la scène du coucher, scène dont la cloison mitoyenne, quelques lignes plus haut mentionnée, permettait aux échos de filtrer, à savoir: lancé de chaussures d'un bout à l'autre de la pièce par le vide des libres espaces, rires mutuels, silences interminables et inquiétants, coupés de claques retentissantes sonnées sur un derrière de femme, nu et indulgent aux fessées.

Vous allez me dire de nouveau: — Et alors?

Alors, mon Dieu, c'est bien simple. Alors, Catulle, déchaussé, se rechaussait. Il baisait la bouche de Jacotte, l'aidait à se mettre au dodo, puis, par la nuit de l'escalier, il descendait les quatre étages que j'avais grimpés tout à l'heure... cependant qu'à la minute même d'autres rires remplaçaient les siens et qu'à travers le mince obstacle de la cloison s'élevait distinctement une voix, une voix qui n'était pas la sienne, mais bien celle d'un deuxième larron jailli de quelque armoire où il s'était blotti, où il s'était tenu, caché et silencieux, en attendant que le départ du principal intéressé lui permit de passer à d'autres exercices.

Cette comédie dura des mois sans que le moindre fâcheux hasard, le plus petit bout de mèche vendue par inadvertance, en aient interrompu les représentations, gêné en quoi que ce soit le succès.

C'est seulement vingt-cinq ans plus tard (9), un jour où Mendès et moi échangeions des souvenirs de jadis et de naguère qui se blaguaient les uns les autres, que les bâtons rompus de la causerie m'amènèrent à lui révéler les détails de cette historiette et ses piquants inattendus. Il s'en égay

(9) Encore une fois Courteline se trompe de date: *Boubouroche* est de 1893; 25 ans avant nous ramènerait à 1868; or il avait alors 10 ans.

La scène, que l'on peut dater d'après certains détails, doit se passer en 1881, donc 10 ans seulement avant la composition de *Boubouroche*. (1891)

fort, pouffa bruyamment de rire, s'étonna que l'homme fût la dupe de la femme toujours plus qu'il ne le croyait et se lança toutes voiles dehors dans de mélancoliques réflexions auxquelles, d'ailleurs, il coupa court pour s'écrier tout à coup :

— Au fait, je comprends, à présent, pourquoi vous ne vouliez pas que je sache votre adresse !

— Dame ! Vous m'en voulez ?

— Moi... De quoi ? certes non, je ne vous en veux pas. Mais une chose, entendez-vous, que je ne vous pardonnerais jamais, ce serait de laisser perdre un sujet qui porte en soi une fortune ! Roman ? Comédie ? Je ne sais pas. Les deux, peut-être. Allons, cherchez, et à la besogne ! Il faut que vous soyez le fainéant que vous êtes, pour ne vous y être pas atelé, il y a beau jour !

Telle est l'origine du conte et de la pièce que je dois à Catulle Mendès d'avoir écrits. » (III; *Avant-Propos*)

Nous avons donc la chance extraordinaire de connaître, de la plume même de l'auteur, le point de départ d'une de ses œuvres les plus célèbres ; malheureusement c'est un cas unique, et il faut bien chercher pour connaître l'origine réelle de ses autres pièces ou saynètes consacrées, comme *Boubouroche*, à « la vie de ménage ».

Pourtant Albert DUBEUX, qui a bien connu Courteline, assure que l'on peut retrouver dans *La Paix chez soi*, comédie en un acte créée au Théâtre Antoine le 26 novembre 1903, l'écho d'une mésaventure arrivée à Suzanne Berty, compagne de l'auteur pendant plus de dix ans (1891-1902) :

« Courteline remit à Suzanne Berty deux cents francs pour payer un billet à ordre, puis, le cœur paisible, s'en fut retrouver des camarades au Grand Café ou au Napolitain. Sans doute la jeune personne utilisa-t-elle l'argent à des fins qu'elle jugeait plus utiles ; quoi qu'il en soit, le billet est présenté deux jours plus tard. En vain ! De là protêt, commandement, menace de saisie. Les noirs oiseaux de procédure s'abattent, du papier timbré plein le bec ; mais Courteline ne les voit pas, il n'est jamais chez lui et Suzanne, pensant non sans raison que « ça s'arrangera »... a pris le parti très simple de jeter au feu toute la paperasse et de n'en souffler mot à son seigneur et maître. Tant et si bien qu'un beau jour Courteline, attablé au café, voit accourir son ami Louis Marsolleau, tragique et haletant, tel un messenger de Sophocle.

— Qu'est-ce qui t'arrive? questionne-t-il avec sollicitude.
 — À moi rien, mais chez toi, ça va très mal!
 — Hein? Quoi? Que se passe-t-il?
 — Simplement ceci: l'huissier est en train de saisir tes meubles.

Effaré, Courteline se lève, court à son domicile, arrive juste à temps pour voir enlever sa dernière chaise. » (10)

Il reste cependant sept saynètes, et une comédie, sur « la vie de ménage » qui ont pu avoir pour point de départ une expérience vécue par l'auteur, ou des sentiments que nous lui connaissons: c'est d'abord la sottise ou la vulgarité de ses petites amies: Bobéchotte, maîtresse de Gustave, a reçu de la concierge un chat angora; mais elle n'a pas compris de quelle race était l'animal, et l'appelle un « gora » (*Le Gora*: XI, 77).

La bonne de Chichinette, Eponine, a bu le reste du madère, ce qui permet à Courteline de montrer la vulgarité et la méchanceté de sa patronne (*Le Madère*: XI, 69).

La dureté existe aussi chez l'homme: Lauriane en « a plein le dos » de sa maîtresse Margot, qu'il appelle « *La Cruche* » (Flam. 493). René est galant avec Marthe lorsqu'il veut arriver à ses fins, mais cynique ensuite: *Avant et après* (XI, 255) et Monsieur, possesseur d'une femme appétissante, a cependant une maîtresse (*Les Locutions complaisantes*: II, I, 52).

Dans sa jeunesse, *Victoires et Conquêtes* ont rempli la vie de l'auteur; mais il n'est pas égoïste: il essaye de faire *Le Terre-Neuve* en venant au secours de son ami Cœurdeveau en pleine dispute (XI, 99); quoique ayant horreur du Jour de l'An il reconnaît que tout le monde a *Le Droit aux étrennes* (X, 31), même ceux qui lui ont fait du mal et il s' imagine devenu vieux, obligé d'offrir un cadeau de Noël à sa femme (*Vieux Ménages*: VIII, I, 61).

Si la vie de ménage, régulière ou non, offre bien des ennuis, la vie quotidienne a dû causer de nombreux tracés

(10) Albert DUREUX : Op. cit., p. 102-103.

Le Grand Café et le Napolitain : célèbres cafés de l'époque : voir *Vie de Courteline*. — Sur Louis Marsolleau : idem.

200 f = 600 francs actuels : pour l'intelligence du texte, il faut se rappeler qu'à la suite des diverses dévaluations survenues depuis 1918, le franc-or, qui maintint sa valeur pendant 113 ans (du 7 germinal an XI : 28 mars 1803 jusqu'au 2 août 1914, date du cours forcé), vaut actuellement environ 3 Francs.

à l'auteur, qui s'est représenté sous les apparences de La Brige trompé par *Le Mauvais Cocher* (VIII, II, 23) qui lui fait manquer le train, tracassé par un postier tatillon qui lui refuse *La Lettre chargée* (VIII, II, 5), tourmenté par un receveur de tramway désagréable qui refuse d'accepter sa *correspondance cassée* (VIII, II, 31).

Qui sait s'il n'a pas, comme Tiracing, gardé une nuit un fiacre vide parce que le *Cochon de cocher* (XI, 303) lui avait promis de le prendre ensuite?

Et il s'est certainement vu refuser un petit service par un de ces faux amis qui répondent sans cesse *Tout ce que tu voudras*, mais sans rien donner (II, I, 141).

Enfin il a vécu l'expérience des enfants, car de sa liaison avec Suzanne Berty il avait eu une petite fille et un petit garçon (11); justement il met en scène Margot et Toto qui jouent à sauter : *Est-ce qu'on tombe ?* (II, I, 168) ; Toto, resté seul à la maison avec sa maman démunie d'argent, veut absolument que tous les encaisseurs restent à dîner : *Invite Monsieur à dîner* (II, I, 87).

2° - Ses observations

Ses expériences vécues peuvent se compléter par ses nombreuses observations : car Georges Courteline, au moment de sa plus grande production littéraire (1885-1905) est resté très peu de temps chez lui; il ne rentrait à la maison que pour y dormir, et il a joui ainsi de plusieurs postes d'observation de premier choix.

D'abord la vie de la rue, où il aime flâner et regarder tout ce qui se passe autour de lui; dans le tramway par exemple, celui de *Panthéon-Courcelles* (VII, 188), il a vu deux messieurs très bien qui paraissaient des *Amputés* (II, I, 111), une dame respectable faire en public de longues recommandations à son fils *Sigismond*, (II, I, 25), il s'est amusé à écouter le dialogue entre Tiracing et une marchande d'habits qui lui offre de *Bonnes occasions* (XI, 133) à la devanture de sa boutique.

(11) Les deux enfants de l'auteur, nés hors mariage de sa liaison et légitimés le jour de son mariage tardif le 26 mars 1902 avec l'actrice Suzanne Berty, leur mère, sont :

Lucile-Yvonne, née à Paris le 13 mai 1893, toujours en vie; André-Georges, né le 11 mars 1895, mort à Paris le 15 août 1937.

Entré chez le libraire pour s'enquérir des dernières nouveautés, il surprend un étrange dialogue qu'il rapporte dans *Quelques livres* (II, I, 165).

Mais il poursuit sa flânerie: s'arrêtant au milieu des badauds qui écoutent un marchand de chansons — comme il en existe encore de nos jours —, il s'amuse à noter l'interjection, *Ferme ta malle* (XI, 291), interrompant constamment le chanteur; un soir il aperçoit un malade se tordant de douleur sur un banc et, lui offrant l'abri de son parapluie, il ne peut s'empêcher de lui demander pourquoi il ne rentre pas chez lui: *Est-ce que tu es malade?* (II, II, 185).

Il est pressé: son ami le commissaire de police Albert Michaud l'a convoqué à son bureau: il lui est nécessaire, avant d'écrire une saynète sur la vie d'un commissariat, d'assister au défilé des gens qui viennent d'être arrêtés, et Courteline l'a expressément demandé à son ami: « J'ai besoin, pour en faire de la littérature, de voir le défilé devant le commissariat de police des gens qui viennent d'être arrêtés et d'assister à l'interrogatoire que ce magistrat leur fait subir avant de les envoyer au Dépôt. Pourrais-tu me permettre de voir ça à tes côtés? ... Tu serais mille fois gentil de me faire savoir combien de fois par jour et à quelles heures tu passes la revue de ta clientèle. »

Et cet amusant spectacle lui permettra d'écrire *Le Commissaire est bon enfant* (IX, 109). (12)

Homme curieux de nature, digne fils d'un chroniqueur judiciaire célèbre par ses *Tribunaux Comiques* (13), Courteline s'est très vite intéressé à la vie judiciaire, et il n'est pas interdit de supposer qu'il a souvent été le témoin de scènes comme celles qu'il évoque dans ses comédies ou saynètes: voici Vaufray refusant de museler son chien et condamné pour ce fait (*Muselé*: XI, 211) Larillette pas-

(12) Cette lettre, dont la teneur nous a été aimablement communiquée par Albert DUBEUX, est extraite du Catalogue du cabinet d'autographes Henri SAFFROY à Paris, liste hors série n° 16, avril 1958.

(13) Jules MOINAUX (1815-1895) très connu de son temps, complètement oublié de nos jours, car son nom ne se trouve dans aucun dictionnaire courant, est l'auteur de nombreuses bouffonneries, pochades musicales, vaudevilles et comédies, mais surtout des *Tribunaux Comiques*, dont la première édition remonte à 1881, chez l'éditeur aujourd'hui disparu Chevalier-Marescq; cette première série fut cinq fois réimprimée en 1881 et 1882; une deuxième série parut en 1882, une troisième en 1884, une quatrième en 1889; la dernière édition parut chez Flammarion en 1894.

TALVART ET PLACE: *Bibliographie des auteurs modernes de langue française* (1801-1958) Tome 14, p. 425.

sant en correctionnelle pour avoir vendu du cresson pour du buis (*Le Buis*: XI, 205) La Brige, toujours protestant et qui saura, hélas, *Le Prix d'une gifle* (XI, 197) *Pétin, Mouillarbourg et Consorts* (XIV, 243) poursuivis pour délits mineurs, un aristocrate au nom ronflant et ridicule accusé de scandale dans une église (*Le Bout de Van*: XI, 191).

Plus fantaisiste se présente *Le Joyeux président* (XI, 219) qui se moque visiblement de la Justice, plus grave est la comédie *Un Client sérieux* qui pénètre dans les coulisses du tribunal, ce qui laisse supposer que l'auteur a reçu des informations par ailleurs (IX, 63).

Est-ce au Palais de Justice, est-ce en prenant le « trottoir roulant » de l'Exposition 1900 qu'il a eu l'idée de *L'Article 330?* (IX, 149) Il paraît difficile de trancher la question...

En sortant du Palais, indigné par l'injustice qui y règne, il entre quelques instant A l'Atelier de ses amis peintres et c'est l'occasion de croquer quelques scènes sur le vif (XI, 7).

Il est un milieu cependant qui l'attire, c'est celui du théâtre: les tournées qu'il fait en province lui permettent de connaître les minables acteurs persuadés de leur habileté, *L'Illustre Piégelé*, en action dans *L'Ours* (II, I, 125) et *Roland* (II, I, 134), les figurants comme ceux qui entourent *Monsieur le Duc* (II, I, 130), et hors de la scène, les glorieux et les pauvres cabots aux *Mentons bleus* (X, 145).

Cependant le plus clair de son temps, dès qu'il peut s'échapper du bureau ou du journal, il le passe au café; il est difficile d'imaginer de nos jours, où la radio et la télévision nous retiennent à la maison, quel rôle a joué le café entre 1870 et 1914: dès 1869 les cabarets littéraires ont remplacé les salons: *Les Vilains Bonshommes* sont créés cette année 1869, la dernière du Second Empire, en 1878 *Les Hydropathes* réunissent des poètes, des peintres, des musiciens et des acteurs, puis en 1881 voici que Rodolphe Salis fonde la première brasserie artistique, *Le Chat Noir*; enfin à partir de 1885 les cafés remplacent les cénacles, les écrivains de même tendance s'y retrouvent régulièrement, y discutent, y confrontent leurs idées, savent qu'ils pourront s'y rencontrer à heure fixe, ce qui simplifie beaucoup la vie en un temps où le téléphone n'existe pas encore.

L'observateur-né, comme Molière dans la boutique du barbier de Pézenas, ne perd jamais ses droits: il regarde

autour de lui, il remarque tout ce qui n'attire pas l'attention des indifférents; comme Théophile Gautier, il pourrait dire: « Je suis un homme pour qui le monde visible existe ». Il écoute aussi toutes les conversations, et cela lui permettra de croquer sur le vif le professeur Piton en train de se faire une belle *Série* au billard (XI, 265) ou bien Ratcuic essayant de persuader Labouture de la réalité du pouvoir de la *Suggestion* (VIII, I, 33); tantôt il rapporte fidèlement le langage croustillant de deux vendeuses de charme se plaignant amèrement de la *Morte-saison* parisienne (XI, 17), tantôt il assiste à l'exhibition de deux affreux mendiants qui veulent chanter sur la scène d'un café-concert: *La Cinquantaine* (X, 15).

3° - *Les histoires de café*

Dieu seul possède le don d'ubiquité; il est donc impossible à Courteline d'avoir été le témoin de toutes les histoires qu'il a mises en scènes; il faut donc supposer que c'est au café qu'il a entendu raconter la plupart d'entre elles: comment s'en étonner si l'on songe qu'il rencontrerait quotidiennement Catulle Mendès, le peintre Simonet, Michel Utrillo, le graveur Desboutins, l'humoriste Jules Moy, Dominique Bonnaud, historiographe du groupe, sans parler de ses amis les journalistes. Chacun racontait ce qu'il avait vu ou entendu, et c'est une véritable petite « bourse aux nouvelles » qui a certainement fourni à Courteline bien des idées. (14)

Ainsi discutait-il souvent avec un avocat, Maître Mazot, des réformes possibles aux lois qu'il jugeait « idiotes »; un jour un ami, Paul Marion, évoque avec lui des souvenirs de régiment; il se souvient d'avoir toute une nuit erré, sous une pluie battante, dans les rues d'une petite ville de province à la recherche d'une maison accueillante; de cette anecdote devait naître le roman *Le Train de 8 h 47*. (I, I) (15).

(14) Dominique Bonnaud : *Courteline au Clou : Les Annales* du 1^{er} août 1929.

(15) L'intervention de Paul Marion est attestée par cette lettre de M. Jean Marion, son fils, en date du 9 octobre 1963 :

« Mon père, journaliste à Paris, avait donné à Courteline l'idée-mère de son roman « *Le Train de 8h47* »; celui-ci avait envoyé ce roman à mon père avec, comme envoi d'auteur : « Mon cher Marion, je te dois ce livre, je te le rends ». Voir « Vie ».

Il est donc permis de supposer avec vraisemblance que l'auteur a noté sur des carnets, comme Alphonse Daudet, tout ce qu'on lui racontait, et qu'il a trouvé là, lui qui n'avait pas d'imagination, une mine presque inépuisable qui lui permettra d'évoquer de nombreux sujets (16)

Un ami se trouvait dans la sacristie d'une église lorsque Chichinette est venue demander au bedeau de faire dire *Une Messe* dans un but peu avouable (XI, 295); un autre a vu *Le Bon Pêcheur* furieux qu'un intrus ose venir pêcher dans son « bras de rivière » où il a placé lui-même un unique barbillon (II, I, 149); un médecin soigne près de Paris un pauvre paysan aussi ignare que sa femme: *Le Constipé récalcitrant* (XI, 171); un ami journaliste a reçu un soi-disant poète qui voudrait voir ses vers publiés, ô *Illusion* (VIII, I, 107); un autre a reçu la visite du Capitaine Hurluret venu protester contre un article calomnieux paru dans un « canard » de province; il exige une *Rectification* (I, I, 177); voici un autre de ses compagnons dont le fils rentre à trois heures du matin complètement ivre et réveille toute la maison: il s'appelle *Théodore* et, même dans la seconde version, il continue à chercher partout des allumettes: *Théodore cherche des allumettes* (II, I, 7); comment, se demande le père d'un enfant travailleur, récompenser Toto *Premier en anglais* (II, I, 92)? et pourquoi tombe-t-il tout le temps, ce *Petit Malade* (II, I, 83); il parle trop à table; défendons-lui d'évoquer *Le Nez du Général Suif* (II, I, 94).

Chacun raconte, avec plus ou moins de verve — mais Courteline y suppléera — ses mésaventures, ses petits ennuis de la vie quotidienne: Lenflé venu demander une place à Monsieur Proute, *placier* en irrigateurs (VIII, I, 141), Monsieur Mistic, « dans une purée épatante », qui attend *L'Envoyé du ciel* (XI, 291), le malheureux Piégelé qui cherche en vain *La Rue de la Pompe* aux environs de Paris (XI, 165) et voit la cave de sa *Maison insalubre* inondée par un insupportable locataire (XI, 306), Tirpiéd, que sa concierge accuse d'avoir été *Impoli* avec son petit chien (XI, 299), La Brige obligé de verser au fisc des droits pour une dette qu'on ne lui a pas réclamée; lui aussi est *Héritier*

(16) Un journaliste étant venu l'interviewer la veille de *La Conversion d'Alceste*, Courteline lui affirma: « Un acte, un seul acte, voilà ma mesure au théâtre. Que voulez-vous, je n'ai pas d'imagination. Les sujets qui s'offrent à mon esprit ne comportent pas de développement. Mes intrigues s'arrêtent court après un acte. » Rapporté par DUBEUX: ouvr. cité, page 109.

(XI, 227); son médecin lui conte comment un client pratique honteusement *L'Art de réduire ses dettes* (XI, 141) et son ami Ledaim, si bien nommé, lui explique comment il a été mal récompensé d'avoir sauvé une très jolie femme d'une *Voiture versée* au Bois (X, 91).

Mais si chacun a ses petits tracas, tous tombent d'accord pour constater la sottise des femmes, à quelque milieu qu'elles appartiennent : ainsi *L'Honneur des Brossarbourg* a reçu une tache ineffaçable parce que la Baronne, en train de s'habiller, a senti une main d'homme lui caresser le bas du dos (VIII, I, 53), la sottise Gabrielle a vite oublié les *Gros chagrins* qu'elle était venue confier à son amie (X, 77); Virginie est si bête qu'elle demande à Paul ce qu'est une « *Ile britannique* » (II, I, 49), Hortense si stupide qu'elle n'a rien compris à la pièce de son mari *L'Ecole des mufles* (II, I, 72), Isabeau prend *Les Babouches* qu'on lui offre pour des porte-allumettes (II, I, 106), et Madame a une telle *Envie* que son mari soit nommé « officier d'académie » (II, I, 68)!

D'ailleurs les belles-mères ne sont pas moins idiotes: Belle-Maman surprend au téléphone *La Voix d'Anatole* (II, I, 183) et Madame Poisvert déverse sur son gendre, journaliste *Pornographe*, le « trop-plein de son indignation » (II, I, 57).

Est-ce à dire que l'homme soit parfait? Il aime profiter de l'absence de sa femme pour la tromper : *Ma femme est en voyage* (II, I, 61) ; peureux, il rentre affolé à la maison parce qu'il a reçu un *Coup de fusil* (II, I, 78); reprochant à sa femme de s'être compromise au bal avec un bel officier, il va lui montrer sa lâcheté, sa *Peur des coups* (X, 57); car la femme est insupportable, ce qui explique les si nombreuses disputes comme celle qui met aux prises *Les Boulingrin* (X, 113) accablant le malheureux pique-assiette qui dit ses ennuis à Courteline, tandis qu'un autre fait tout pour *L'Amour de la paix* (II, I, 117).

Combien l'entente est difficile entre homme et femme, comme le prouve *Cochon de Coco* (II, I, 73), sauf s'ils lisent ensemble, au coin du feu, *Le Maître de forges* (II, I, 41); normalement la femme trompe son mari, comme celle-ci qui reçoit son amant, *Monsieur Félix*, à neuf heures du soir (II, I, 97), cette autre qui s'est consolée pendant les treize jours d'exercice militaire de son mari: *Le Retour du territorial* (XI, 287); et le pauvre Ledaim, toujours malchan-

ceux, en est réduit à consulter *L'Extra-lucide* pour savoir ce qu'est devenue sa femme disparue depuis huit jours (XI, 155).

Pendant Courteline est heureux, au café, de discuter des méfaits et des sottises de la police et de la Justice: un ami procureur de la République lui raconte comment il a vaincu le terrible Labourbourax, le *Gendarme sans pitié* (IX, 195), un autre comment il est venu à bout de son propriétaire au cœur de pierre en disant à sa femme: *Hortense, couche-toi!* (VIII, II, 41); un juge lui explique ce qui se passe *Quand on plaide en divorce* (XI, 185), un avocat lui dévoile les mystères de la Loi, soit qu'il s'agisse de divorce (*Chez l'avocat* XI, 179), soit qu'un innocent comme La Brige, l'ami des lois pourtant, se trouve constamment condamné par *Les Balances* de la Justice (IX, 173).

4° - Quelques autres sources

Ainsi Courteline a fait l'expérience de la vie, il a été le témoin attentif de nombreux milieux, il a recueilli au café de savoureuses histoires; mais il a également trouvé l'inspiration en dehors de la vie quotidienne, soit dans des faits historiques transformés par sa fantaisie, soit dans les œuvres de son père Jules Moinaux (17), soit enfin dans des pièces de commande.

Il s'est d'abord amusé à traiter quelques faits passés avec son imagination fantaisiste: tenté par la jeunesse de Ronsard, il conte, en une saynète inachevée, les *Premiers pas* du poète attiré par une petite paysanne de quinze ans (II, II, 5); ou bien il décrit de plaisante manière *Une Evasion de Latude* après trente-cinq ans de captivité (XI, 277); enfin, comme il se plaît à tous les genres, il écrit un « pastiche d'opéra, dont la bouffonnerie tient surtout dans la solennité du ton où elle s'exprime »: *Actium*, où l'on assiste au dernier entretien amoureux d'Antoine et de Cléopâtre à la veille de la bataille navale qui devait décider de la ruine de l'Égypte (IX, 35).

Puis son admiration pour son père le pousse à puiser dans *Les Tribunaux comiques* l'idée de quelques pièces,

(17) *Les Tribunaux Comiques*, pour lesquels il éprouvait une vive admiration: « Il convient de voir en eux autre chose que de légers vaudevilles ou des pitreries de tréteaux; ils constituent à n'en pas douter une expression définitive du génie comique de la race. » (VIII, I, 91)

La Première lettre (VIII, I, 89), développement d'une « histoire qu'il inventa et dédaigna d'écrire », et trois fantaisies judiciaires en un acte: *L'Affaire Champignon* (XIV, 183), *Blancheton père et fils* (XIV, 212), *Pétin, Mouillart et Consorts* (XIV, 243).

Mais une des pièces considérées par certains critiques comme une des plus importantes est sans aucun doute le résultat d'une commande (comme cette scène unique des *Joyeuses Commères de Paris*, qui semble quantité négligeable dans son œuvre: IX, 17).

En effet Jules Claretie, administrateur de la Comédie-Française, demande en 1902 à Courteline un à-propos en vers, dans le style de Molière, pour célébrer, comme c'était la coutume avant 1914, un nouvel anniversaire de la naissance du grand auteur comique. Ce pastiche, *La Conversion d'Alceste* (I, II), ne sera joué qu'en 1905 et, la veille de la première, le 15 janvier, l'auteur confie à un journaliste pourquoi il a écrit une pièce si différente de celles qui forment son répertoire habituel :

« J'ai voulu avoir dans mon répertoire une pièce de forme classique et j'ai écrit un petit acte. C'est, en réalité, un passe-temps littéraire qu'il ne me déplait pas de voir représenter. » (18)

Toutes ces idées, comment va-t-il les présenter aux spectateurs, quel titre va-t-il choisir pour ses pièces afin d'attirer l'attention? (19)

(18) Ce « petit acte » (l'expression est conforme à la modestie de l'auteur) comporte cependant 523 alexandrins, ce qui, pour cinq actes, ferait plus de 2.500 vers; or, aucune comédie en cinq actes de Molière ne comporte plus de 2.068 vers, et c'est *l'Etourdi*: *Le Misanthrope* a 1.808 vers, *L'École des Femmes* et *Les Femmes savantes* 1.778 chacune. — Interview citée par DUBOIS: o.c.p. 109.

(19) Voici la statistique de l'origine des pièces :

- 1° Pièces ayant leur origine dans une expérience vécue par l'auteur : 5 comédies, 19 saynètes, 1 fantaisie : total : 25 ;
- 2° Pièces ayant leur origine dans un fait dont il fut probablement le témoin : 3 comédies, 18 saynètes, 5 fantaisies : 26 ;
- 3° Pièces ayant leur origine dans une histoire de café : 3 comédies, 40 saynètes, une fantaisie : soit 44 ;
- 4° Pièces ayant leur origine ailleurs : 11 :
 - A) dans son imagination : une saynète, deux fantaisies ;
 - B) dans l'œuvre de son père : une saynète et trois fantaisies ;
 - C) dans des commandes : une comédie, une fantaisie musicale, deux revues.

II. - LE CHOIX DES TITRES

Il ne suffit pas en effet de trouver un point de départ qui suscite l'intérêt ou excite la joie du spectateur, il est nécessaire que le titre bien choisi donne immédiatement des indications précises sur le but que l'auteur s'est proposé; certes il peut arriver que celui-ci n'ait aucune intention spéciale et se borne à indiquer simplement le personnage principal, l'objet ou le lieu de l'action, c'est le cas de la minorité des pièces; mais le plus souvent Courteline met dans son titre une intention précise, qu'il exerce notre sagacité, souligne l'ironie des faits, porte un jugement sur le contenu de l'œuvre, ou bien cherche à plaisanter et à choquer. (20)

Lorsqu'il ne semble pas vouloir surprendre ou amuser, l'auteur prend simplement comme titre le nom (ou la fonction) du personnage principal, de même que Molière avait choisi *Tartuffe* ou *Don Juan* : ainsi *Boubouroche* est le héros de la comédie, comme *Les Boulingrin*, et *Monsieur Félix* force le mari à se réfugier au salon; *Théodore*, dans les deux saynètes, *cherche des allumettes*, *Monsieur Badin* a horreur du bureau qui « l'embête », *Lidoire* a pitié de son ami ivre, *Sigismond* est en butte à l'attention exagérée de sa mère, et la Justice poursuit *Pétin*, *Mouillarbouff* et *consorts* comme *Blancheton père et fils*.

Quant à La Brige, c'est comme *Héritier* qu'il vient se plaindre du fisc, *Mon petit frère* passe un examen et *Les Joyeuses Commères de Paris* sont très spirituelles.

Ce n'est pas non plus un titre portant sur l'objet de l'action qui surprendra : *Le Gora*, cadeau de la concierge, va être la cause d'une brouille entre Bobéchoffe et son amant, *Le Madère* qu'a bu Eponine déclenche la fureur de

(20) Voici la statistique des titres classés par genres :

I TITRES SIMPLES : 40 :

1° constitués par le nom du personnage principal : II;

2° indiquant une fonction : 3.

3° indiquant l'objet de l'action : 23;

4° indiquant le lieu de l'action : 3.

II TITRES INDIQUANT UNE INTENTION DE SURPRISE : 64 :

1° destinés à amuser : 2;

2° destinés à choquer : 4;

3° constitués par un refrain : 6;

4° destinés à surprendre : 25;

5° ayant une intention ironique : 21;

6° portant un jugement sur le contenu de l'œuvre : 6.

Chichinette, *Le Retour du territorial* est l'occasion pour Emma de dévoiler sa conception de « l'honnête femme » ; si La Brige n'allait pas à la poste réclamer *La Lettre chargée*, nous ne connaîtrions pas la sottise du postier, s'il n'avait pas de *Correspondance cassée*, la mauvaise volonté du conducteur du tramway ne saurait se révéler, pas plus que la recherche de *La rue de la Pompe* ne pourrait montrer la stupidité de Piégelé.

Rarement il nomme le lieu de l'action, que ce soit *Chez l'avocat*, *A l'atelier* ou l'omnibus *Panthéon-Courcelles*.

La Brige prétend ne pas tomber sous le coup de *L'Article 330*, Larillette a vendu du cresson pour du *Buis* etc.

Le plus souvent l'auteur aime exercer sur ses titres notre sagacité et tâcher de nous égarer, car il ne veut absolument pas que nous puissions nous douter, en lisant le titre, du contenu de l'œuvre, comédie, saynète ou fantaisie : ainsi la surprise va-t-elle éveiller plus facilement le rire : Monsieur revient à la maison « pâle et défait », affirmant avoir reçu *Un Coup de fusil*; Madame s'affole, mais nous finirons par apprendre que le mari a seulement eu le nez « effleuré au passage » par le canon du fusil d'un chasseur, sur la plateforme du tramway; ou nous lisons ce titre d'un roman célèbre de Georges Ohnet, *Le Maître de forges*; serait-ce une saynète de critique littéraire? Mais non, et la surprise est encore plus grande à la fin. (21)

Une Envie: nous en avons tous; mais Courteline joue sur le mot « envie » employé au moment où une femme est enceinte et où, suivant une vieille croyance, il ne faut jamais la lui refuser sous peine de voir l'enfant naître déformé; c'est ce qui arrivera d'ailleurs, bien curieusement...

Quelles sont donc *Les Locutions complaisantes* dont veut parler l'auteur de cette saynète éminemment conjugale? Sans doute de la locution si facile à employer par un mari : « J'ai mes affaires, que diable! »; mais l'épouse sait se venger en retournant cette locution : « Eh bien, moi, ce soir, j'ai mes... occupations. »

Avant et après... quoi, se demande le lecteur? Combien ce titre est vague! Quelle surprise nous aurons lorsque

(21) Le roman de Georges Ohnet, *Le Maître de Forges*, paraît en 1882 et obtient très vite un vif succès.

nous apprendrons qu'il s'agit d'un acte si courant, et que nous constaterons la douceur de l'homme *avant* et sa mullerie *après*.

Pour terminer voici trois titres de saynètes dont il est impossible de deviner qu'elles sont destinées à souligner une fois de plus la sottise de la femme, jeune ou vieille :

Quelques livres semble plutôt le titre d'un article de critique littéraire; or il s'agit d'un monologue de libraire, dénonçant l'ignorance des dames, et qui se termine par un dialogue légèrement grivois.

L'Ile pourrait tout aussi bien être le titre d'un grand roman d'aventures, comme *L'Ile mystérieuse* de Jules Verne; or il s'agit plus simplement de l'ignorance de Virginie, qui ne sait pas ce qu'est une « Ile Britannique ».

Voici le lecteur entraîné dans le monde des acteurs : comment le titre *Monsieur le Duc* laisse-t-il supposer qu'il va assister à une scène pitoyable, comment le nom de *Roland* va-t-il servir à présenter un acteur lamentable et sans mémoire? Et il est impossible de deviner que *Mentons bleus* annonce une rencontre ridicule entre vieux cabots.

Il en est de même de nombreux autres titres comme *Actium*, dont le nom historique n'annonce en rien le pastiche d'opéra que l'auteur a voulu ajouter à ses passe-temps littéraires; comme *Le Principal témoin*, qui ouvre le décor sur le monologue attristé d'un des combattants en duel, alors que le témoin n'apparaît qu'à la fin dans un rôle bref mais surprenant; comme *Vingt-Six*, qui pourrait être le titre d'un roman d'espionnage, et se trouve constituer l'unique indication que possède un dragon sur l'adresse d'un camarade; de même *La Première lettre* laisserait croire plus à une scène amoureuse qu'à une saynète judiciaire.

Courteline est énigmatique, il est aussi souvent ironique et heureux de souligner d'un clin d'œil — dans le titre — son intention, par exemple de dénoncer la sottise de la femme, qui venge curieusement *L'Honneur des Bros-sarbourg*, sa légèreté qui lui fait vite oublier ses *Gros chagrins*, mais aussi la bêtise des hommes qui font des gaffes monumentales en voulant jouer au *Terre-Neuve* ou sont d'une insigne lâcheté, comme celui qui a *La Peur des coups*.

Landouilhe n'a pas *Le Droit aux étrennes*, mais ceux qui

le ridiculisent ou le trompent le lui réclament; ah ! s'il possédait au moins, comme M. Payavu, *L'Art de réduire ses dettes*, ou le toupet du minable acteur qui se prend pour *L'Illustre Piégelé*; mais il s'est montré *Impoli* avec le chien de sa concierge, et celle-ci refuse de lui ouvrir la porte; Breloc a trouvé une montre dans la rue, et la rapporte au commissariat; *Le Commissaire est bon enfant*, sans aucun doute, mais fait arrêter l'honnête rentier. D'ailleurs tous les Français ont, comme Courteline, pu apprécier les misères de la vie militaire, qu'il transforme en *Gâtés de l'Escadron*.

Cependant le sens de l'humour et de la mystification reprend vite ses droits chez Courteline, et la majorité de ses titres est destinée à amuser le lecteur de quelque manière : avec *Le Constipé récalcitrant* — quoique la fin tragique du Père Brûlé n'ait rien de drôle — et *La Cruche ou j'en ai plein le dos de Margot*, deux expressions populaires en un seul titre; assez peu souvent le choquer avec *Cochon de Coco*, *Cochon de cocher* et *Le Pornographe*; parfois susciter une lueur de gaieté avec les refrains comme le lancinant *Invite Monsieur à dîner* de l'insupportable Toto, le stupide *Ferme ta malle* du garçon boucher interrompant constamment le chanteur des rues, ou l'astucieux, mais inattendu *Hortense, couche-toi!* de la Brige triomphant de son propriétaire.

Quelquefois enfin l'auteur n'hésite pas à porter dans le titre un jugement sur le contenu de l'œuvre : il condamne *Le Mauvais cocher* qui fait exprès d'aller lentement pour qu'il manque son train, il condamne *Le Gendarme sans pitié* que seule l'astuce du procureur arrive à faire céder, il condamne *Les Balances* de la Justice, car elles sont faussées, il plaint La Brige sévèrement puni pour un mot malheureux prononcé au Tribunal et qui saura trop durement *Le Prix d'une gifle*; mais il approuve Trielle qui a le droit absolu de trouver *La Paix chez soi*, ou ce mari qui possède *L'Amour de la paix*.

Ainsi Courteline choisit-il en général ses titres d'une manière heureuse, car ils correspondent le plus souvent à une intention de comique, de surprise, ironique ou morale; quelquefois le lecteur s'étonne du titre, comme dans le cas du *Maître de forges*, qui pourrait aussi bien s'appeler « Mouille-donc ton doigt », ce refrain revenant constamment, et M. *Badin* serait assez bien nommé « Le Mauvais

employé » ; mais qu'importe ? Les titres de Courteline correspondent le plus souvent à la situation ou à l'idée qu'il va exposer, et c'est cela l'essentiel.

*
**

Oui, Courteline a réussi à apporter dans ses « points de départ » beaucoup de variété grâce à son expérience multiple de la vie : celle de la caserne, du ministère, du café, du théâtre, des femmes mais aussi grâce à son don inné d'observateur et au soin avec lequel il savait récolter autour de lui les histoires drôles ; avec tout cela et malgré son peu d'imagination il a créé une grande variété de situations et d'idées simples, amusantes et fantaisistes mais toujours propres à faire rire et qui, prises dans la vie quotidienne, la nôtre, poussent le lecteur ou le spectateur à s'écrier : « Voilà une situation, voilà une idée courtelinesque. »

La même variété se retrouve dans les vies qu'il offre à notre curiosité amusée : vie du ménage, le vrai et le faux, petites misères qui empoisonnent la vie quotidienne, spectacle des manilleurs, des lamentables acteurs, et des pauvres fonctionnaires tourmentés par la crainte du renvoi, épisodes de la vie judiciaire vue soit dans les coulisses, soit au Tribunal, tracasseries de l'armée qui marquent un homme pour la vie.

De cette variété — sauf quelques emprunts que l'auteur se fait à lui-même (22) — naît la richesse de ces « points de départ » qui jamais ne nous ennuiant ; Courteline a compris que pour intéresser les hommes il fallait partir de la vie, la vraie, la seule qui puisse leur plaire, où ils sont heureux de se retrouver.

(22) Voici trois couples de saynètes presque semblables :

Cochon de Coco et Cochon de Médard ;
Théodore et Théodore cherche des allumettes ;
Sigismond et Godefroy.

Les idées de *Quand on plaide en divorce* et du *Prix d'une gifle* se retrouvent dans *Pétin, Mouillartbourg et Consorts* ; la saynète *Le Buis* forme le début de la scène 3 d'*Un Client sérieux*, Larillette s'appelant Mapipe, *La Soupe* est passée dans *Les Gaietés de l'Escadron* (9^e Tableau, page 118) ; il est vrai qu'il s'agit d'une nouvelle et que très souvent Courteline tire ses pièces de ses nouvelles.

Après cette revue de l'origine de ses pièces, après avoir vu la part de l'expérience, de l'observation, des propos de cafés et des autres sources, il est temps d'étudier les transformations opérées par son génie dans cette matière vivante ou littéraire.

Va-t-il partir d'une situation ou d'une simple idée? Tel est le problème qui se pose maintenant, celui du ressort dramatique déclenchant l'action.

CHAPITRE II

SITUATIONS OU IDEES DANS LE THEATRE DE COURTELINE?

Dans *Les Grands problèmes de l'esthétique théâtrale*, Etienne SOURIAU explique clairement : « La situation se définit comme la structure actuelle des forces en travail à tel moment de la pièce théâtrale... Le jeu des alliances, des oppositions, des incompatibilités, des complicités se transforme perpétuellement. L'agogique de l'action repose sur les situations. C'est parce que chaque situation porte en soi la nécessité de se résoudre en une autre situation, elle-même à son tour instable, que l'action déroule alors son arabesque, généralement déterminée à partir de quatre ou cinq grandes situations. » (1)

I. - DEUX GRANDS TYPES DE SITUATIONS

Quels sont les deux grands types de situations que nous retrouverons dans les comédies de Courteline? « Tantôt une situation paraît invivable et cependant faite pour durer — le grand ressort dramatique étant l'intolérable, la chose qui est mais qu'on ne peut supporter; comment fera-t-on éclater cette forme où tout semble s'arrêter sur l'invivable? » se demande Souriau (p. 27).

Quatre comédies paraissent offrir une situation invivable faite pour durer et qu'un événement fortuit va renverser : *Monsieur Badin* présente une situation devenue insup-

(1) L'agogique est un terme technique de l'art théâtral indiquant le rythme de l'action.

Etienne SOURIAU : *Les Grands problèmes de l'esthétique théâtrale*, C.D.U. s. d. p. 26-27.

portable aussi bien pour le directeur lassé des absences continuelles de son employé :

« Remettez-moi votre démission; je la transmettrai au Ministre. » (V, 219) que pour le malheureux Badin qui explique clairement dans quelle position affreuse il se trouve :

« Ecoutez, Monsieur. Avez-vous jamais réfléchi au sort du pauvre fonctionnaire qui systématiquement, opiniâtrement, ne veut pas aller au bureau et que la peur d'être mis à la porte hante, poursuit, torture, martyrise d'un bout de la journée à l'autre? » (V, 216)

Les Balances offrent le même type de situation : La Brige est lassé d'être poursuivi de tous côtés, quoiqu'il fasse, par une Justice injuste : par un gremlin condamné à le rembourser, une « fripouille » qui l'a traité de filou, et, comble de misère, par le Préfet et le Maire à cause d'une maison qui n'est pas à l'alignement et lui vaut des ennuis sans cesse renouvelés :

« Conspué, haï, ridicule, j'expie cruellement ma folle ambition, le sot rêve où je m'étais complu de vivre en paix avec tout le monde ». (IX, 191)

Si la Brige ne peut avoir la paix à laquelle il aspire, Trielle non plus n'arrive pas à obtenir *La Paix chez soi*; or il en a besoin pour rédiger des feuilletons « vertigineux d'ânerie », mais qui lui permettent de gagner sa vie et celle de sa jeune femme Valentine; sa patience est épuisée :

« Voilà, je te le répète, cinq années que ma bonne volonté crédite ta mauvaise grâce et... que je pardonne chaque jour à la veille dans l'espérance, toujours déçue, du lendemain... Energiquement déterminé à avoir la paix chez moi et ne l'ayant pu obtenir ni par les bons procédés, ni par les moyens extrêmes, je prends le parti de l'acheter avec tes propres deniers. » (X, 189)

Cette décision énergique d'adopter « le système des amendes » va déclencher le petit drame.

Enfin le seul titre de la dernière comédie de Courteline suffit à indiquer quel genre de fait est exposé : *La Cruche* ou *J'en ai plein le dos de Margot* : Lauriane se confie à son ami Lavernié :

« Sache donc, pour ta gouverne, que j'en ai plein le dos de Margot; que ma liaison avec elle a plus que suffisamment duré, mes habitudes n'étant pas de m'éterniser dans le collage. » (Flam. 520)

De son côté Margot est excédée par les reproches continuels et, « éclatant en sanglots » devant Lavernié, elle s'écrie :

« Je veux retourner à l'atelier ». (Flam. 522)

Aussi Margot va-t-elle devenir la maîtresse de Lavernié, comme Lauriane l'a proposé à son ami.

« Tantôt une situation d'apparence satisfaisante se trouve déséquilibrée par un choc imprévu », affirme Souriau ; c'est le cas de Boubouroche qui, interrogé par son ami Potasse : « Tu es heureux »? répond : « Infiniment. Que me manquerait-il pour l'être? Je suis un homme sans appétits; je puis me lever à mon heure et me coucher quand ça me convient; mes moyens me permettent de manger à ma faim, de me désaltérer à ma soif, de fumer à ma suffisance et de prêter cent sous, quand l'occasion s'en présente, à un camarade gêné. J'ai, en plus, la liaison bourgeoise qui convenait à un homme comme moi : une petite compagne sensée et économe, que j'aime, qui me le rend bien, et dont la fidélité ne saurait faire question une seule minute. » (III, 61)

Or ce touchant tableau de félicité bourgeoise des années 1890 va être subitement bouleversé par la révélation du « Vieux Monsieur » :

« Combien je suis fâché, Monsieur, d'avoir à vous gâter aussi complètement... les illusions où vous vous complaissez... Mais quoi, je suis ainsi bâti! j'estime qu'on ne saurait sans crime sacrifier la dignité d'un honnête homme à la fourberie d'une petite farceuse...

BOUBOUROCHE. (anxieux) — Cette histoire?

Le MONSIEUR. — Cette histoire, qui est hélas! celle de tant d'autres, est la vôtre, mon cher Monsieur. Vous êtes cocu. » (III, 64-65)

Combien le Monsieur aurait mieux fait de se taire! D'un coup bien inutile il a mis bas tout l'édifice de calme bonheur lentement bâti par le doux Boubouroche; il ne faut jamais enlever à personne ses illusions.

Un changement, légèrement différent, existe dans *La Voiture versée* : M. Ledaim croit avoir conquis la très jolie femme qu'il a relevée de sa voiture au Bois ; à la scène 2 il est seul et l'orchestre exprime ses sentiments, pendant que la dame est partie se changer, en jouant « *La Victoire est à nous* » et « *Toutes les femmes sont à nous* » : il a mis indiscrètement son œil au trou de la serrure et la musique

donne une idée de sa joie sans mélange en rappelant une « scie » de café-concert bien connue : « *Adèle t'es belle* ». (X, 101)

Et brusquement cette situation hautement satisfaisante est déséquilibrée par un choc imprévu, l'arrivée inattendue autant qu'intempestive d'un monsieur qui se révèle être le mari.

Le Commissaire est également content de lui et de la manière despotique, peut-être, mais « *bon enfant* », dont il fait régner l'ordre et la paix dans son quartier; il vient de refuser un permis de port d'arme, d'accabler de reproches son pauvre secrétaire, de renvoyer, sans prêter foi à ses propos, une dame qui prétendait son mari « fou à lier », de faire arrêter sans motif un bon bourgeois venu rapporter une montre; il a montré sa force, il est le maître.

Juste à ce moment de triomphe le fou, le mari de la dame, lui fera subir toutes les avanies, l'humiliera et finira par l'enfermer dans le placard à charbon. Quelle punition pour ce présomptueux et terrible commissaire, la situation paraissait trop satisfaisante pour lui, la justice immanente a vengé les malheureux persécutés en rétablissant l'équilibre. (IX, 138-145)

Enfin *La Conversion d'Alceste* montre un homme complètement transformé : ce n'est plus l'« homme aux rubans verts » peint par Molière, il a suivi les avis de Philinte, il a fait la paix avec le monde, il est heureux : six mois après *Le Misanthrope* il est calme et peut affirmer à son ami :

« Oui, mon esprit baigné de nouvelle lumière
Se rouvre, grâce à vous, à sa candeur première.

Je renais au bonheur d'être indulgent et bon,
Et le calme en mon cœur rentre avec le pardon. »

Tout lui sourit, il vient de gagner un second procès, il a épousé Célimène :

« Célimène, à mes vœux souple et conciliante,
Reflète, à s'y tromper, des grâces d'Éliante,
Égayant ma maison, rassurant mon bonheur,
En toute occasion fait paraître un grand cœur. »

Donc tout va bien, même Oronte est par lui reconnu
« fort honnête homme ».

Hélas, à peine a-t-il fini d'exprimer sa joie que celui-ci

est introduit, et ses ennuis vont commencer ; les apparences favorables vont être détruites. (I, II, 20-49)

II. - LA FORCE THÉMATIQUE : LA CRAINTE

Il reste à examiner six cas différents, ceux dans lesquels s'exerce la « force thématique » définie par SOURIAU : « force élémentaire ou primitive capable de diriger un premier courant parmi la confusion des vagues de la situation initiale. Cette force peut consister dans un sentiment violent comme la crainte, l'ambition. » (P. 29)

Cette situation de crainte va se trouver dans six pièces : *Lidoire* et ses subordonnés vivent dans la crainte constante des sous-officiers qui donnent des ordres contradictoires; lorsque La Biscotte rentre ivre-mort, son ami accepte d'aller à sa place à la salle de police pour lui éviter « la congexion » : la punition attendue a fini par s'abattre sur lui. (IV, 167)

Dès le début des *Gaietés de l'Escadron* se manifeste chez le capitaine Hurluret une crainte visible, lorsqu'il demande à Favret :

« Rien de nouveau?

FAVRET. — Non, mon capitaine.

HURLURET. — Les deux lascars?

FAVRET. — Toujours manquants.

HURLURET. — Chameaux ! »

Ce sont là les premières répliques de la pièce; de quoi s'agit-il? Favret l'explique : les cavaliers La Guillaumette et Croquebol sont partis en permission régulière accordée par Hurluret, et le délai réglementaire est passé; ils vont être portés déserteurs. Et Hurluret est coupable de faiblesse :

« FAVRET. — Voyons, est-ce qu'il y a du bon sens d'envoyer en permission deux rossards qui, en trois ans, n'ont pas, je parie, couché vingt fois dans leurs pieux? »

Ce n'est pas tout : à cete crainte s'en ajoute une autre, plus grave :

« FAVRET. — Nous sommes sous le coup de l'inspection trimestrielle. Le Général va nous tomber sur le poil, ça ne va pas traîner. » (E.L.F. V, II, 8-13).

Que va-t-il se passer si les deux cavaliers fantaisistes ne sont pas rentrés à temps? Sanction pour eux, certes,

et blâme pour le capitaine trop indulgent; c'est d'ailleurs ce qui arrivera.

Dans *Un Client sérieux* règne la même atmosphère de peur, que nous ressentons dès que les premières répliques lorsque le Substitut demande à l'huissier s'il a l'*Officiel*.

« LE SUBSTITUT. — Pensez à me l'apporter dès qu'il sera paru. J'ai hâte d'avoir des nouvelles.

L'HUISSIER. — Vous êtes décoré?

LE SUBSTITUT. — Décoré? C'est-à-dire que je suis sacqué, probablement... Il se passe que, depuis un mois, l'*Intransigeant* mène contre moi une campagne. (2)

L'HUISSIER. — A cause.

LE SUBSTITUT. — A cause que le cousin du gendre du beau-frère de ma belle-sœur a décidé sa tante à mettre son filleul aux jésuites de Vaugirard. »

Donc le Substitut s'attend à être révoqué d'un moment à l'autre; cette révocation arrivera en effet, inscrite dans l'*Officiel* du jour, et c'est l'avocat Maître Barbemolle qui sera nommé à sa place (IX, 101) (3).

De même *Le Gendarme sans pitié*, l'orgueilleux Labourbourax, fait régner la terreur dans la petite ville d'Ecoute-s'il-pleut, comme le souligne le procureur de la république:

« LE PROCUREUR. — Vous êtes sans pitié, gendarme... En tout, et en quarante-huit heures, cent quarante-sept jours de prison à l'actif d'une cité de trois mille habitants. »

Cette méchanceté va se concrétiser pour le Baron Larade : il s'est mis une vilaine affaire sur les bras, comme le lui fait remarquer le procureur :

« LE PROCUREUR. — Vous avez qualifié de moule le gendarme Labourbourax?

LE BARON. — Oui, Monsieur le Procureur.

LE PROCUREUR. — Le bon Dieu vous bénisse! Une jolie affaire que vous vous êtes mise sur les bras!

LE BARON. — C'est grave, hein?

LE PROCUREUR. — Comment, si c'est grave! Six jours à trois mois, tout bonnement.

(2) *L'Intransigeant*, qui a fusionné en 1946 avec *Paris-Presse*, était alors, vers 1890, le journal des radicaux intransigeants et anti-cléricaux dont la campagne aboutira en 1905 à la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

(3) Il est administrativement impossible que l'avocat de l'accusé prenne sa place.

LE BARON. — Trois mois... de prison?

LE PROCUREUR. — Mais dame!

LE BARON. — Je suis déshonoré ! » (IX, 198, 205)

Ainsi voilà toute une vie sans tache, passée à faire le bien, qui risque de s'écrouler dans la honte; on conçoit l'appréhension du baron.

Dans *Les Boulingrin* le pique-assiette Des Rillettes subit de la part de ses hôtes des avanies qui iront en s'aggravant, et il vit dans la peur des ennuis possibles. (X, 121-143)

Enfin La Brige, coupable d'attentat à la pudeur pour avoir « montré son derrière à 13.687 personnes dont les plaintes sont au dossier » tombe sous le coup de *L'Article 330* « qui prévoit et punit le délit d'outrage public à la pudeur ». Or c'est grave pour lui, car il connaît parfaitement le code:

« LA BRIGE. — L'article 330 punit de trois mois à deux ans quiconque s'est rendu coupable d'outrage public à la pudeur ». C'est d'autant plus dangereux pour lui qu'il peut « à trente-six ans, justifier à la fois d'un passé sans tache et d'un casier judiciaire sans souillure. » (IX, 153)

Par une étrange coïncidence, Courteline a choisi les situations de ses comédies suivant une égale variété: quatre situations invivables déséquilibrées par un choc, quatre situations en apparence satisfaisantes brusquement démolies et six forces thématiques, représentées par la crainte, constituent le ressort dramatique initial.

III. - LA SITUATION COURTELINESEQUE

Le type courtelinesque peut se trouver mêlé à trois sortes de situations, ridicule, grotesque ou même inextricable.

Voici le capitaine Hurluret, ne sachant comment coucher les réservistes arrivés inopinément, qui déclenche une cascade de responsabilités dont les ultimes conséquences atteindront par ricochet les cavaliers innocents; puis il est surpris par le Général juste au moment où, au mépris du règlement, il boit de l'absinthe dans son bureau avec des subordonnés; c'est le Général découvrant que le cahier de décisions a été couvert d'encre; c'est la plainte du cavalier Joberlin qui lui « tombe sur la tête comme une cheminée »; et, pour couronner le tout, voici l'arrivée sensationnelle

de La Guillaumette et Croquebol entre deux gendarmes à l'instant où le capitaine vient d'affirmer qu'il n'avait pas d'hommes en bordée.

Flick se trouve aussi dans une position ridicule, lorsque, tout fier de la bonne tenue de la prison, qu'il considère comme son bien, il constate, avec le Général et tous les officiers, que les prisonniers mènent joyeuse vie, « gueulent comme des ânes » et « fument comme des suisses ». (*Les Gaietés de l'Escadron*: E.L.F. V, II)

Dans quelle situation grotesque se trouve La Brige cherchant pendant quatre parcours du Trottoir Roulant, soit deux heures quarante, une pièce de deux sous, dans le simple appareil d'une chemise qui laisse apercevoir son « derrière »? Et le voici obligé de payer des droits de succession sur une somme qui lui a été prêtée de son vivant, l'Etat ayant « ses droits, qu'il entend ne pas abandonner »; comme le testateur a négligé d'acquitter les droits de succession, c'est La Brige qui, furieux, doit le faire; car il se trouve devoir de l'argent à l'instant même où il n'en doit plus! (*L'Héritier*: XI, 227)

Boubouroche ne se rend pas compte combien il est risible en proposant à sa maîtresse de l'entretenir tout en ne possédant même pas la clef de l'appartement; mais il y met le comble en sanglotant dans les jupes d'Adèle après avoir surpris André dans le bahut, et en cherchant querelle, non point à celle qui l'a indignement trompé, mais au Monsieur qui a jugé utile de faire la dénonciation (III, 92 et 100).

Le Gendarme l'est de son côté, lorsqu'il inculpe l'épicier Nivoire « du double délit d'insulte à la maréchaussée et d'affichage séditieux » parce qu'il « a apposé à la devanture de son établissement une pancarte portant... l'inscription suivante : « Avis à la population. Occasion exceptionnelle. Gendarme à deux pour trois sous. » Le même fait se reproduit lorsqu'il prend l'expression « de visu » du menuisier Lacaussade pour une injure grave (IX, 198 et 200).

Mais le plus beau est réservé à l'adjudant Flick, continuellement berné par ses ennemis jurés Laplotte et Fricot, qui le font rager toutes les fois qu'ils le peuvent et sans que le sous-officier puisse se venger d'eux : tantôt ils utilisent le truc de la brouette dont une planche laisse tomber du fumier, tantôt ils nient simplement l'évidence, tantôt ils

crient en même temps que lui pour couvrir ses paroles, ou bien ils refusent froidement d'obéir et s'empressent d'exécuter les ordres dès qu'un témoin se présente; enfin la vie de l'adjudant est devenue aussi grotesque qu'inférieure. (E.L.F. V, II, passim)

Enfin les femmes se trouvent elles aussi devant des faits du même genre : c'est le cas d'Adèle qui a fait répéter à son second amant André, et soigneusement mis au point, la disparition de celui-ci dans le bahut au moindre coup de sonnette (III, 74); l'autre type de femme méchante, Valentine, après avoir imité la signature de son mari pour s'offrir une « lanterne à verres de couleur en imitation de fer forgé », est obligée d'avouer qu'elle a cassé l'objet de ses rêves :

« ... quand j'ai défait le papier pour avoir la lanterne, le machin m'est resté dans une main, le chose dans l'autre. » (X, 203)

*
**

Cependant la situation courtelinesque la plus typique est celle dans laquelle l'auteur se plaît à mettre ses héros : ceux-ci n'ont aucun moyen de sortir des conditions extraordinaires dans lesquelles il les a placés, car elles paraissent invraisemblables et sont possibles, Courteline ayant pris toutes les précautions pour qu'il en soit ainsi.

Le dramaturge semble envisager trois sortes de cas : des cas moraux, des cas de contrainte physique et des cas juridique, ces derniers étant les plus typiques et ayant de ce fait retenu surtout l'attention des critiques, qui ont cru voir dans ce qu'on nomme « le courtelinesque » une simple satire des complications et des « chinoiserias » de l'administration et du code pénal; mais l'auteur est certes plus complexe.

Dans *Les Gaietés* Hurluret est sans cesse tirillé entre son devoir de considérer La Guillaumette et Croquebol comme déserteurs, et sa bonté naturelle qui le pousse à essayer de ne pas les punir; il est ainsi amené à se montrer sévère et à donner des ordres précis : au maréchal des logis Barquetti :

« ... nous en tenons deux mauvais, ils paieront pour tous les autres.

BARQUETTI : ... Si à neuf heures ils n'ont pas rejoint, portés déserteurs.

HURLURET : ... Seulement; il ne faut pas non plus pousser les choses à l'extrême... Le tout, c'est qu'ils rejoignent... demain au réveil... la question est sans importance. »

Il va jusqu'à mentir au Général devant ses officiers et l'escadron assemblé; rouge de confusion quand les gendarmes ramènent les déserteurs, il ne sait que présenter ses excuses...

Comment Flick va-t-il réussir à prendre sur le fait ses ennemis Laplotte et Fricot? Il lui faut un témoin pour pouvoir les envoyer devant le Conseil de guerre; or ces « crapules » s'arrangent toujours pour placer l'adjudant dans une situation impossible: ils sont pris la cigarette aux lèvres, mais au moment de trouver les mégots révélateurs, voici qu'Hurluret met les pieds dessus. Au quatrième tableau, ils refusent l'obéissance à Flick, ce qui permet enfin de trouver un motif sérieux de conseil de guerre; hélas, juste au moment où se présente le témoin indispensable, les « lascars » montrent une soumission totale. (E.L.F., V, II, passim)

Le Gendarme, à la fin de la comédie, est pris entre son désir de faire punir le baron Larade qui l'a traité de « moule », et la peur d'être lui-même puni pour « violation systématique des règlements en usage »; son devoir — ou ce qu'il considère comme tel dans son esprit obtus — est de signer ses déclarations qui entraîneront des poursuites judiciaires, mais le procureur, alors, signalera le « débraillé » de sa tenue, et son livret militaire sera souillé. Que faire? Situation cornélienne, qui se résout, après « un violent combat intérieur », par le renoncement... sûrement cruel à sa conscience. (IX, 220)

Adèle se trouve plongée dans un dilemme du même genre, se demandant comment sauver André tout en gardant celui qui la fait vivre? Elle parviendra à s'en tirer en profitant de l'amour que lui porte Boubouroche, dont elle connaît en outre le caractère « poire »; mais elle a bien failli mourir étranglée.

Valentine est prise entre le désir de vengeance contre son mari, qui l'a humiliée, et le besoin urgent qu'elle a des cent cinquante francs pour « boucler » son mois; si Trielle ne montrait pas sa compréhension et sa fausse indignation, elle ne pourrait rien obtenir de lui. Adèle avait joué du

mensonge et du cynisme, Valentine se sert de sa puérité... deux caractères féminins.



Déjà plus grave se montre le cas de contrainte physique dans lequel Floche, le fou, va placer le Commissaire: celui-ci s'est montré autoritaire, désagréable et cassant, despote tout-puissant, et il va se trouver dans une situation impossible. A quoi lui servent les deux agents du poste de police si la porte est fermée à clef par le fou, qui menace le fonctionnaire de son revolver? Aussi va-t-il être obligé de laisser agir Floche, qui lui fait faire « des sauts de cabri » en brandissant devant lui son revolver et son épée, puis, impuissant, il est dans la nécessité de le laisser rafler tous ses papiers, il doit, toujours sous la menace, éteindre le feu, ouvrir la fenêtre, enlever ses souliers et enfin entrer dans le placard au charbon. Situation invraisemblable, en théorie, mais que faire contre un fou dangereusement armé?



Cependant les cas les plus amusants et les plus inextricables sont évidemment représentés par ceux que Courte-line a puisés dans sa connaissance du Code Pénal; celui-ci est implacable, la Loi est la Loi, mais l'auteur, dans son horreur de toutes les stupides contraintes qui pèsent sur l'homme, les dénonce en prenant des cas précis et limités; il a dû consulter un ami avocat, car la plupart du temps il a raison, comme nous avons pu le vérifier.

C'est le porte-parole de l'auteur, La Brige, qui se voit toujours pris dans ces cas juridiques; il n'échappe pas souvent aux rigueurs et aux contradictions de la Loi: seul son propriétaire est forcé de lui céder, car il a trouvé une loi lui permettant de rester neuf jours de plus dans l'appartement pour que sa femme, « la divine Hortense », puisse accoucher.

Mais *Les Balances* énumèrent tout un échantillonnage de cas où le malheureux est toujours lésé, sans pouvoir rien faire pour s'échapper: or la situation paraît invraisemblable: voici par exemple La Brige se pourvoyant en justice pour obtenir le remboursement de vingt-cinq louis

qui lui sont dûs : il se voit « invité par le Greffe à solder sans délai... six cent soixante-dix-sept francs » ; ainsi non seulement il ne touche pas un franc, mais encore il doit verser de sa poche une somme supérieure à celle qu'il réclame...

Situation possible, car la loi veut « que dans les causes entre particuliers le gagnant paie pour le perdant si le perdant est insolvable ».

Voici l'inextricable : car La Brige ayant la Loi contre lui est obligé de s'exécuter sous peine de châtements graves :

Il est condamné à la prison pour avoir traité de « filou » un cambrioleur (ce qui n'est pas possible, nous le montrons par ailleurs) ; puis il a la malchance d'acheter une maison empiétant sur le trottoir et dont le toit « appelait quelques réparations » ; il est alors pris entre l'obligation de faire réparer son toit, dont les ardoises s'envolent et blessent les passants, puis de faire ravalier sa façade sur ordre de la Préfecture, et l'interdiction de la Mairie de toucher à une maison « frappée d'alignement ». Situation compliquée dans l'absolu, parfaitement possible même si elle paraît hors du réel et qui s'est d'ailleurs déjà produite, le propriétaire étant finalement contraint de démolir lui-même sa maison. (IX, 176-190)

*
**

Il reste à examiner le cas spécial de Monsieur Badin, « l'employé qui ne veut pas aller à son bureau », suivant le premier titre choisi pour *L'Echo de Paris* ; peut-on affirmer que Badin soit un « type » ? Pour être un type, un personnage doit intervenir non une seule fois et dans une brève comédie, mais à plusieurs reprises ou plus longuement ; il doit offrir une certaine accumulation de traits, une présence autant qu'une complexité.

Or, Badin est simple, il n'a que son traitement de fonctionnaire et pourtant il ne veut pas aller au bureau ; mais on peut le considérer comme un type, d'abord parce qu'il symbolise son créateur lui-même, qui — suivant ses aveux — allait le moins possible à la Direction des Cultes, ensuite parce qu'il offre une vie frappante par le grossissement du trait essentiel et par sa puissance émotive autant que comique.

Sa situation est réellement terrible, comme il s'en rend compte lui-même : il est hanté par « la peur d'être mis à la porte », et il n'a pour vivre que les deux cents francs qu'il reçoit de l'administration; il est malade, il maigrit, il ne dort plus, sa vie est devenue intenable, et il est dans l'impossibilité de se rendre au bureau, celui-ci « l'embête ». Il n'existe pas de solution à cette misère morale qui consume le malheureux employé; si... ce sera sans doute un jour la révocation. Plus heureux, Courteline quittera la Direction des Cultes de son plein gré, et se fera mettre en disponibilité. (V, 215)

Telles sont les diverses situations « courtelinesques » dans lesquelles se débattent les types créés par l'auteur.

IV - UNE SIMPLE IDÉE

Il n'en sera pas de même pour les saynètes et les fantaisies, soit pour la plus grande partie de son théâtre; pour elles, il ne se donne pas la peine de créer une situation et il part tout simplement d'une idée reposant sur un fait de la vie quotidienne, sur une idée amusante ou enfin sur sa fantaisie (14).

Il serait fastidieux d'énumérer toutes les idées prises dans la vie de tous les jours que Courteline a l'occasion d'observer au café ou bien au cours de ses loisirs; en voici comme preuves ces saynètes de la vie de ménage: comment un mari ne souhaiterait-il pas le Jour de l'an à sa femme, dans un *Vieux ménage*, et ne trouve-t-on pas des maris fanfarons, mais ayant en réalité *La Peur des coups*?

L'Homme qui veut conquérir une femme n'est-il pas gentil *Avant* et muflé *Après*?

Dans la vie quotidienne un passant peut facilement s'égarer s'il ne connaît pas *La Rue de la Pompe*, un voyageur possède une *Correspondance cassée*, un fonctionnaire qui

(4) Voici la statistique des idées suivant leur genre.

1° idées simples : 50 saynètes;

2° idées amusantes : 25 saynètes;

3° idées fantaisistes : une saynète, quinze fantaisies, une revue.

Remarquons que la comédie *Mentons bleus* repose sur une simple idée.

a oublié ses papiers d'identité ne pourra toucher sa *Lettre chargée*, un ami jouera le personnage de l'obligé mais n'accordera rien tout en affirmant *Tout ce que tu voudras*.

Qui ne s'est plaint de la Justice? Il est indispensable de connaître le Code pour venir à bout de la dureté d'un propriétaire intraitable; chacun prendra modèle sur La Brige ordonnant à sa femme : *Hortense couche-toi!*

N'est-il pas normal que Toto se moque à son tour de son père qui l'avait raillé (*Est-ce qu'on tombe?*) ou qu'inconscient des annuis de ses parents il répète chaque fois qu'un encaisseur se présente : *Invite Monsieur à dîner?*

Courteline, du temps où il était journaliste, a peut-être reçu de lamentables poètes pleins de *l'Illusion* que leurs vers méritaient d'être publiés; et l'on pourrait passer en revue les autres saynètes consacrées à la vie de café (*Suggestion*), aux tribulations du petit fonctionnaire (*Allo, Les Lunettes*) en montrant qu'elles partent d'une idée simple, sans aucune complication, mais toujours choisie pour faire rire le lecteur ou le spectateur.

Pourtant Courteline a pu observer des aventures plus drôles, il a entendu raconter des histoires piquantes, et il va les mettre en scène, ces idées amusantes, soit qu'il surprenne au café une conversation pittoresquement grivoise de deux « horizontales » (car tel était le terme consacré à l'époque) se plaignant de la *Morte-Saison* à Paris, ou que deux mendiants loqueteux mais affublés du brassard de la Croix-Rouge viennent chanter une complainte sentimentale entrecoupée d'injures sonores (*La Cinquantaine*), soit que son ami Tiracing garde un fiacre vide dans l'espoir, vite frustré, que le *Cochon de cocher* le conduise à Levallois, soit qu'il évoque divers épisodes de cette vie de ménage qu'il connaît si bien par ses expériences ou par celles de ses amis.

Idées amusantes encore que de montrer le retour du fonctionnaire faisant du *Cumul* : trois mois représentant en huiles en province, huit jours à Paris pour liquider les dossiers en retard à son ministère; l'aristocrate venu, déguisé en roi nègre, demander une messe de *Bout de l'an*; le témoin qui, à la demande du tribunal, ne prononce que *La Première lettre* des mots, ce qui donne lieu à d'étranges quiproquos.

Enfin Courteline, malgré ses affirmations concernant son manque complet d'imagination, trouve des idées pleines

de fantaisie, et qui dit fantaisie dit imagination : ce sont les « fantaisies » qui dénotent le mieux l'esprit d'invention de l'auteur ; il s'amuse et il nous amuse en imaginant *Une Evasion de Latude* dans un vieux matelas, le dialogue amoureux d'Antoine et de Cléopâtre à la veille d'*Actium*, un *Joyeux Président* chantant l'exposé des faits, un horrible assassinat, « pour dissiper l'ennui de la séance » ; L'omnibus, poste d'observation de premier plan, lui inspire la saynète où l'on voit le jeune *Sigismond* tourmenté par sa mère, imposante dame qui l'interpelle à travers la voiture pour la plus grande joie du chœur de l'opinion publique.

Pour terminer cette petite revue des idées étranges, on soulignera l'amusante trouvaille du *Bon Pêcheur* dont le poisson, le barbillon répondant au nom d'Auguste, ne se laisse pêcher que par son propriétaire, M. Pommade, et lui « fait de la tête un petit signe amical ».

Courteline a donc à sa disposition un grand nombre de situations et d'idées, mais les plus amusantes sont celles dans lesquelles se trouvent plongés par sa volonté les types qu'il a créés : ce sont celles-là que l'on évoque immédiatement lorsqu'on parle de « situation courtelinesque », et qui ont le plus contribué à sa réputation d'auteur comique.

LIVRE II

LA STRUCTURE DES PIÈCES

I - Les personnages

Le premier chapitre des personnages est consacré à l'étude de la structure des personnages, et de la façon dont ils sont présentés par les auteurs, et de la façon dont ils sont présentés par les lecteurs, et de la façon dont ils sont présentés par les critiques.

Le second

Le troisième

Le quatrième

Le cinquième

Le sixième

Le septième

Le huitième

Le neuvième

Le dixième

Le onzième

Le douzième

Le treizième

LIVRE II

LA STRUCTURE DES PIÈCES

CHAPITRE I

LA STRUCTURE INTERNE DES PIÈCES

I. - LES PERSONNAGES

Courteline nomme ses personnages suivant la tradition, en commençant par les hommes, qu'il désigne à la file, en citant d'abord les plus importants, puis les comparses, également appelés « utilités », et en terminant par les femmes : voici par exemple une pièce sans rôle féminin : *Un Client sérieux* : la liste dit :

BARBEMOLLE

LAGOUPILLE

LE PRÉSIDENT

LE SUBSTITUT

M. ALFRED

L'HUISSIER

MAPIPE

1^{er} ASSESSEUR (rôles muets)

2^e ASSESSEUR ; (IX, 64)

curieusement l'auteur a oublié dans la liste un bref rôle, mais « parlant », celui du juge Foy de Vaux. (1)

Maintenant voici une liste avec un rôle féminin : *Le Droit aux étrennes* : les personnages sont bien désignés suivant leur importance :

(1) Nous n'étudierons ici qu'un « échantillonnage » pris parmi les 110 pièces, saynètes, fantaisies et revues composant le théâtre de Courteline : soit les quinze comédies, dont nous donnons la liste page 614, quatre saynètes : *L'Honneur des Brossarbourg*, *Hortense, couche-toi !*, *La Lettre chargée*, *Théodore cherche des allumettes* ;

une fantaisie : *Le Droit aux étrennes* : en tout vingt pièces.

Courteline oublie parfois de donner la liste des personnages, ou il en omet : ainsi *Hortense* n'en comporte pas ; soulignons le cas exceptionnel des *Gaietés de l'Escadron*, où La Guillaumette et Croquebol sont continuellement et évoqués et n'apparaissent qu'au dernier Tableau, sans dire un seul mot.

LANDOUILHE

LE COCHER DE L'« URBAINE »

UN SOLDAT

UN MONSIEUR BIEN MIS

LOUSON.

Habituellement les pièces de Courteline comportent peu de personnages : cela varie entre deux, pour le plus grand nombre, et vingt-quatre dans *Les Gaietés de l'Escadron*, où cette abondance s'explique par le dessein des auteurs : faire une « revue de la vie de caserne », montrer un général, des officiers, des sous-officiers et divers types de soldats, sans oublier une cantinière, seul rôle féminin d'ailleurs.

Le théâtre complet de Courteline groupe 344 personnages différents, soit 275 personnages masculins, 65 personnages féminins (presque quatre fois moins) quatre enfants, auxquels il faut ajouter dix-sept chœurs et même un poisson apprivoisé, qui ne parle pas mais joue son petit rôle.

Dans cette foule impressionnante, et qui n'est dépassée que par celle née de l'imagination de Molière, créateur de 372 personnages, de Feydeau avec 495 et Labiche avec 1204 personnages, il existe des personnages importants et d'autres qui ne le sont pas : l'auteur ne le laisse pas ignorer, puisqu'il signale les uns en tête de sa liste et les autres à la fin, le spectateur non plus, car il s'intéresse immédiatement aux uns pour délaisser les autres ; il se souvient de Barbemolle et oublie l'huissier, il voit en Boubouroche le type du cocu, mais ne sait plus qu'Emile est le garçon de café apportant les bocks, ou plutôt les « distingués », en criant « boum ». (2)

1° - *Le personnage principal*

Sur les vingt pièces qui constituent notre terrain d'élection, nous trouvons un seul personnage principal dans seize pièces, deux dans trois pièces, et trois dans une seule.

Il peut se trouver face à un autre personnage simplement chargé de l'écouter, de manière à éviter un monologue : c'est le cas de *L'Honneur des Brossarbourg*, où la baronne se confie à son mari, mais pourrait tout aussi bien, dans

(2) Voir la liste complète des pièces en Appendice n° 1, page 664.

l'optique classique, le faire directement au public, de *M. Badin*, où l'on voit l'employé de ministère tourmenté devant son directeur, des *Balances* enfin, où la simplification courtelinienne atteint son maximum, et où l'avocat Lonjumel ne se trouve là que pour permettre à La Brige de conter ses mésaventures avec la Justice.

Un autre ensemble de pièces montre des personnages opposés, en contradiction avec un autre, comme *La Lettre chargée*, qui met en scène La Brige contre l'Employé de la poste, *La Paix chez soi*, où l'on assiste à la lutte de Trielle et de Valentine, *Théodore cherche des allumettes*, où l'ivrogne se dispute non seulement avec son père, mais avec des voix invisibles.

Un dernier groupe présente un personnage principal aux prises successivement avec d'autres, plus ou moins nombreux : La Brige, représentant l'auteur, lutte contre les magistrats dans *L'Article 330*, M. Ledaim contre le mari, la femme et même le valet dans *La Voiture versée*, Des Rillettes, autre aspect de Ledaim, contre le couple infernal des *Boulingrin* habilement secondé par la bonne Félicie; toutes ces pièces offrent quatre personnages.

Nous montons à cinq avec *Hortense, couche-toi!* où La Brige, aidé par sa femme dans un rôle muet, et devant les sympathiques déménageurs, vainc le sombre M. Saumâtre, avec *Le Droit aux étrennes*, où Landouilhe, nouvel aspect de Ledaim, offre des étrennes imméritées à deux personnages, mais se garde d'en remettre au dernier venu, enfin avec *La Conversion d'Alceste*, qui souligne la défaite de l'ex-misanthrope devant la conjonction des forces acharnées à lui nuire.

Pour terminer, trois pièces mettent en scène un « héros » devant d'autres personnages, dont certains ne sont que secondaires : *Boubouroche* contre Adèle et André, l'avocat Barbemolle contre le Substitut puis Lagoupille, le Commissaire contre une série de personnages venant faire leur devoir de bons citoyens, sauf le dernier qui est fou.

Trois pièces présentent deux personnages principaux : *Lidoire* avec le héros du même nom et le trompette La Biscotte, devant quatre personnages secondaires, *Le Gendarme* face à Boissonnade, sans oublier deux secondaires, enfin *La Cruche*, où le peintre Lavernié et Margot sont confrontés à cinq autres personnages.

Une seule pièce, conçue lors des débuts dramatiques de

l'auteur, montre trois « héros » face à vingt-et-un personnages secondaires, et le fait ne se reproduit plus, cette pièce demeurant un « accident » dans sa carrière : il s'agit des *Gaietés de l'Escadron*, offrant deux « figures dominantes », suivant la formule de Courteline (3), « le capitaine-commandant et le général-inspecteur », auxquels il convient d'ajouter le troisième volet du tryptique, le sinistre adjudant Flick.

Le héros n'a pas les mêmes caractéristiques qu'à l'époque classique, où il doit être jeune, beau, charmant, courageux, fils de grand seigneur ou de roi, et malheureux : son âge peut varier de vingt ans pour Théodore à cinquante ans pour le capitaine Hurluret et le Général-Inspecteur, le plus âgé étant le comédien Rapétaux (55 ans) ; parmi ceux dont l'âge est indiqué, notons que La Brige a trente-six ans et Boubouroche trente-huit ; on connaît aussi l'âge de Rondouille : cinquante ans, et de Monsieur Réfléchi : soixante ans, mais ce n'est pas un « héros ».

Dans la plupart des cas l'auteur ne prend pas la peine de décrire son personnage et l'acteur qui l'incarnera est libre d'en disposer à sa guise : pourtant le Général, comme cela ressort du contexte, doit être distingué : « un officier dans l'acception la plus large et la plus noble du terme », Hurluret, porté sur l'absinthe, et « gars sorti du rang », doit être assez débraillé, avec un nez enluminé, Boubouroche « un gros garçon... au visage bouffi et imberbe, de qui la douceur du sourire et les yeux d'innocent bébé jureraient avec le biceps d'athlète... » ; « parfois Courteline décrit son « héros » ou ses personnages secondaires, comme dans la première édition d'*Un Client sérieux* : « Le SUBSTITUT : C'est un homme de trente-cinq à trente-huit ans, petit et blond. L'allure d'un foutriquet rageur et rancunier. D'ailleurs la plus grande distinction. Pantalon et veston irréprochables. Des pieds de fillettes, chaussée d'escarpins vernis. Un chapeau de soie où Narcisse trouverait à mirer son image. » (4)

(3) Passage extrait de la lettre envoyée par Courteline et Norès au Directeur des Beaux-Arts, citée par DUBUEUX : o.c.p. 85.

(4) Le Général décrit par Hurluret : E.L.F. V, II, 18 ; Boubouroche : X, 8. Le Substitut : E.L.F. II, I, 2 (détails non conservés dans l'édition Bernouard). E.L.F. = Editions Littéraires de France (1928).

Pour *La Conversion d'Alceste* il note simplement : « Les personnages... portent les mêmes costumes que dans le *Misanthrope*. Seul Alceste a changé la couleur de ses rubans. » (I, II, 10)

C'est uniquement pour son avant-dernière pièce, *Mentons bleus*, qu'il a donné une brève description des trois personnages qui l'intéressaient le plus : le héros, Rapétaux : « 55 ans. Le type du vieux grand premier rôle resté beau malgré les années. Rasé de frais. Cheveux en coup de vent. Chapeau à larges bords plats. Nœud en chou d'une vaste Lavallière blanche. » (X, 146)

Même description pour Rondouille et M. Réfléchi, mais cela est une exception chez l'auteur, qui se bornait à donner à ses interprètes des détails verbalement, lorsqu'il assistait aux répétitions de ses pièces.

Leur condition sociale diffère aussi nettement de celle des héros classiques : Courteline vit dans son temps, et en présente les personnages courants : sauf cinq aristocrates, Alceste et Célimène pris chez Molière, le Baron Larade, et la Baronne de Brossarbourg, du « noble faubourg », mais dont il est permis de soupçonner l'origine paysanne, la plupart sont des bourgeois : certains sont rentiers, comme Boubouroche, Des Rillettes, Ledaim, La Brige. Landhouilhe, d'autres militaires de carrière, tels le Général, Mousseret, plusieurs fonctionnaires comme M. Badin, Boissonnade, le Commissaire, l'un est avocat, Barbemolle, Trielle est journaliste, Rapétaux comédien, Lavernié peintre, le jeune Théodore semble bien avoir commencé une carrière d'employé de ministère, Adèle est une femme entretenue.

Huit appartiennent aux classes populaires : Lidoire et La Biscotte, Hurluret, « enfant de la balle, né des amours d'une cantinière et d'un maréchal ferrant » E.L.F. V, II, 124), Flick, Mapipe, Lagoupille, le Gendarme, et Margot, petite ouvrière en « plumes et fleurs » (Flam. 524).

Ces héros si différents suivant chaque pièce, où et comment apparaissent-ils ? La technique courtelinienne consiste à les « prodiguer », à les présenter dès le début de la pièce et à les maintenir sous nos yeux le plus longtemps possible, sauf dans *La Cruche*, où, si Margot est là dès la première scène, le peintre Lavernié n'arrive qu'à la fin de la scène 7 de l'acte I.

Sont continuellement en scène la Baronne, M. Badin, La

Brige, Trielle, Théodore, Rapétaux, Ledaim sauf dans la dernière scène, Des Rillettes, Landouilhe, le Commissaire, Lidoire, Boissonnade; ne sont que peu hors de la scène Hurluret, qui se trouve absent à la scène 2 du Premier Tableau, aux deux premières scènes du III, au quatrième, au sixième, à la scène I de VII : bref il est là douze scènes sur dix-huit.

Le Général n'apparaît qu'à la fin de la « revue », ce qui est normal, puisqu'on attend son inspection depuis le début : le voici arrivé en VII, 3 et il sera dès lors constamment présent.

Quant à Flick, il vit sous nos yeux dix scènes sur dix-huit, dont deux pendant lesquelles il n'a pas l'occasion d'ouvrir la bouche.

De même La Biscotte, en permission, se présente assez tard, à la fin de la scène 2, et jouera le rôle le plus actif pendant toute la scène 3, la plus importante.

Boubouroche est présent dans toute la pièce, sauf en II, I, où sa présence ne se comprendrait pas, puisque l'auteur nous montre l'intimité d'Adèle avec son second amant.

Barbemolle est là six scènes sur sept, le Gendarme est absent à la scène 2, pendant laquelle le Baron raconte au Procureur ses malheurs avec la maréchaussée.

Pourquoi ce héros « prodigué », suivant la formule de M. Scherer (5)? Parce que Courteline, incapable de concevoir de longues pièces, sauf *Les Gaietés de l'Escadron* (et encore s'est-il fait aider par son ami Norès) tient à ce que le spectateur connaisse tout de suite son héros et le voie le plus possible : il le garde en réserve hors du plateau uniquement lorsqu'il ne peut faire autrement : ainsi Lidoire ne saurait arriver plus tôt, puisqu'il a eu le droit de sortir jusqu'à l'extinction des feux; le Général ne saurait venir avant, puisqu'il se trouve en tournée; Hurluret n'a rien à faire pendant que Flick, Laplotte et Fricot se disputent, de même sa place n'est pas à la cantine réservée aux sous-officiers et aux cavaliers, il ne s'y rend que pour s'enquérir du sort des réservistes et sort très vite ; la prison étant le domaine de Flick, il n'a pas à s'y trouver, non plus qu'au sixième Tableau, celui de la cantine. S'il entre de temps en temps dans le bureau du chef au premier

(5) Jacques SCHERER : *La Dramaturgie classique en France* : Nizet (1963), p. 23.

et au septième tableaux, c'est pour demander des nouvelles de La Guillaumette et Croquebol, sur le point d'être déclarés déserteurs; sa présence se justifie pleinement.

Ainsi, en peu de temps, le public se familiarise avec les uns et les autres, et a l'impression d'avoir eu devant lui, même pendant une brève saynète, des « héros » vivants, qui luttent contre des obstacles, « sans quoi il n'y aurait pas de pièce ». (6)

2° - Les personnages-obstacles

A l'époque classique les principaux obstacles sont le pouvoir royal et le pouvoir paternel : chez Courteline, vivant à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle, les obstacles sont d'une toute autre nature.

Certains ne se heurtent qu'à un seul personnage : La Brige lute contre l'employé des postes et M. Saumâtre dans deux pièces différentes, Boissonnade contre le Gendarme, Trielle contre sa femme, Rapétaux contre son ami Rondouille, M. Badin contre son directeur; victoire ou défaite suivant les cas, le pouvoir de Valentine sur son mari étant vivant après cinq ans de mariage, le directeur ayant le pouvoir administratif de faire révoquer son employé pour absentéisme; mais La Brige, par son astuce, est vainqueur, la lutte restant indécise dans le cas du « cabot ».

D'autres ont à lutter contre deux personnages : Boubouroche contre Adèle et André; il vainc le second, mais la rouerie de sa maîtresse et peut-être les souvenirs sensuels triomphent avec la femme; le pouvoir de la Justice, représenté par le Président et le Substitut, est le plus fort dans *L'Article 330*; le pouvoir de l'escroquerie est maître de Ledaim dans *La Voiture versée*; enfin le malheureux des Rillettes ne saurait être que vaincu dans sa lutte contre les redoutables *Boulingrin*, et Lavernié se laisse enlever Margot par Lauriane...

Enfin divers « héros » doivent vaincre successivement plusieurs obstacles, ou être écrasés par eux : tel est le cas de Lidoire, pris entre le sous-officier, le brigadier de semaine, son ami La Biscotte et finalement emmené à « la boîte » pour sa bonté.

(6) idem p. 30.

Théodore rencontre « deux voix dans la nuit », dont il triomphe, mais est vaincu par son père, obstacle inévitable, et rétrospectivement, par son chef de division, auquel il a « flanqué une gifle » et qui ne peut manquer de le mettre à la porte du ministère.

Maître Barbemolle rencontre lui aussi plusieurs obstacles : le client Lagoupille d'abord, qui ne veut pas de lui comme avocat, puis se laisse convaincre par l'huissier, le client que lui impose le tribunal, le pauvre Mapipe, qu'il s'agit d'expédier, son adversaire Alfred, puis le substitut, dont il prend triomphalement la place : victoire sur toute la ligne!

Les cas restant à étudier sont plus complexes : ainsi Hurluret arrive bien à écraser Flick, mais les autres obstacles sont trop forts pour lui, et il est lentement « grignoté » par les cavaliers, surtout Laplotte et Fricot, puis par le Général, enfin par La Guillaumette et Croquebol, dont l'arrivée inopportune entre deux gendarmes achève sa défaite.

Le Commissaire triomphe du Monsieur qui réclamait un permis de port d'armes, de son secrétaire trop timide, de la Dame qu'il renvoie sans l'écouter, de Breloc qu'il fait enfermer, mais il se trouve finalement vaincu par le fou : la course d'obstacles se termine mal pour lui.

Quant aux deux « héros » qui sont à examiner maintenant, ce sont deux vaincus : Landouilhe dans la course aux étrennes, puis par les quatre personnages-obstacles venus réclamer leurs cadeaux : le soldat amant de la cuisinière, le cocher qui a failli l'écraser, l'ancienne maîtresse qui lui a rendu « pendant cinq ans » la vie impossible, le coulissier qui lui a fait perdre « trente et quelque mille balles ».

Alceste, « converti » à la philanthropie après six mois de mariage, ne trouve sur sa route que des obstacles victorieux : sa défaite sera totale : devant Oronte, dont il vante le sonnet mais avec lequel il se brouille; devant la Justice, qui lui réclame des frais supérieurs à la somme qu'il devrait avoir gagnée; devant son seul amour, Céli-mène, et sa seule amitié, Philinte, qui le trompent.

Ainsi l'on constate la variété des « obstacles » que l'auteur a placés devant ses « héros » : l'administration, la femme, l'escroquerie, la méchanceté, la niaiserie du règlement militaire, la justice, l'abus de pouvoir.

3° - *Les personnages secondaires*

Autour des « héros » et des « obstacles » évoluent un certain nombre de personnages secondaires, utiles, indispensables même, car Courteline, qui a le sens du théâtre, ne les crée que s'il estime qu'ils ont un rôle à jouer : ils sont peu nombreux en général, sauf pour une pièce, « revue de la vie de caserne », où il lui fallait donner l'impression de « grouillement » par la multiplication des silhouettes épisodiques.

Dans huit pièces sur les vingt, objet de notre étude, il ne se trouve qu'un seul personnage secondaire : un huissier dans *L'Article 330*, *Le Gendarme est sans pitié* et *M. Badin*, un ou une domestique dans *La Voiture versée*, *Les Balances*, *Les Boulingrin* et *La Conversion d'Alceste*, un garçon de café dans *Mentons bleus*.

Deux pièces présentent deux déménageurs (*Hortense*) ou deux agents de police (*Le Commissaire*).

Même nombre de pièces avec trois personnages secondaires : *Un Client sérieux* avec l'huissier, le président, le juge Foy de Vaux, *La Cruche* avec Marjevol, Ursule et un gamin.

Deux encore avec quatre personnages secondaires : dans *Lidoire* ce sont le sous-officier, le brigadier de semaine et les deux soldats ; dans *Boubouroche* Roth, Fouettard, le garçon de café et le Monsieur.

Enfin la pièce faisant exception par le grand nombre de comparses est naturellement *Les Gaietés de l'Escadron*, qui met en scène, autour des trois « héros » vingt et un militaires : un officier, Mousseret, six sous-officiers, treize cavaliers et une cantinière, sans parler des personnages muets ou « figurants ».

Courteline donc se garde de surcharger ses pièces de personnages qui risquent de distraire l'attention du spectateur, il émonde dans la forêt les branches inutiles susceptibles de cacher le tronc et de ne pas suffisamment mettre en valeur le « héros » autour duquel il a cependant laissé vivre des confidents et des raisonneurs.

4° - *Les confidents*

L'origine du « confident » remonte loin, suivant M. Scherer : elle doit « être cherchée dans les personnages secondaires, si nombreux et si goûtés au début du

xvii^e siècle ; le confident n'est que l'un de ces personnages, qui a peu à peu conquis la prédominance et éliminé ses rivaux. » (7)

Courteline en fait encore usage lorsque sa technique l'y oblige : parmi les pièces qui nous intéressent, quatre sont construites à l'aide d'un confident : sans le Baron, la Baronne de Brossarbourg ne saurait conter son histoire ; sans Lonjumeau, son ami, La Brige ne pourrait expliquer ses mésaventures avec la Justice ; sans M. Réfléchi toute la première partie de *Mentons Bleus* n'aurait plus de raison d'être ; enfin comment Alceste nous ferait-il comprendre sa « conversion » si Philinte n'était pas là pour l'écouter ?

5° - Les raisonneurs

« ...de tout petits personnages reflétant de leur mieux la philosophie où je m'efforce de prendre gaiement les choses » c'est par cette phrase, extraite de l'*Avis* placé en tête de l'édition Bernouard, que l'auteur informe ses lecteurs qu'il a fait passer ses idées dans son œuvre. Ces idées sont souvent celles de son public, mais elles ne cherchent pas à exprimer une morale, à la différence de celles de Molière qui croyait au pouvoir correcteur de la comédie (« castigat ridendo mores ») ; Courteline constate de manière amusante, et il reprendra plus tard, en 1917, dans sa *Philosophie*, un bon nombre d'idées ainsi répandues par l'un ou l'autre de ses gais raisonneurs.

Gais en général, à la différence des raisonneurs moliéresques, qui ne jouent pas forcément de rôle actif (tel Cléante dans *Tartuffe*, chargé de faire entendre la différence entre la vraie et la fausse dévotion, et de montrer la conception religieuse de Molière), ceux de Courteline s'incorporent à l'action.

Dès sa première pièce, *Lidoire*, en 1891, l'auteur exprime son dégoût de cette vie militaire qu'il avait abhorrée onze ans avant, à Bar-le-Duc : le responsable de la chambrée, dans un régiment de cavalerie, Lidoire, est exaspéré par les ordres contradictoires donnés par les sous-officiers, et il s'écrie :

« Ah ! veux de métier où tout le monde commande sans

(7) idem p. 40.

qu'il y ait seulement un lascar pour savoir de quoi qu'y retourne! » (IV, 157)

De nouveau, dans *Les Gaietés de l'Escadron*, il protestera contre les misères de la vie militaire, mais suivant le procédé de l'humour; seul le bon capitaine Hurluret, dans sa tirade célèbre du dernier tableau, réclamera des chefs de la bonté et des élans du cœur envers les soldats jusque là exposés à la sévérité d'un règlement impitoyable : ce qu'il veut?

« ...me faire un petit coin dans leurs cœurs et dans leur souvenir. » (E.L.F. V, II, 124)

Avec *Boubouroche* le ton, tout en restant amusant, devient plus véhément : c'est la tirade du dénonciateur d'Adèle qui révèle à Boubouroche stupéfait l'ampleur de la perversité féminine : en une page entière (qui n'est pas sans rappeler les grandes tirades des moralisateurs de Molière) il s'efforce de persuader l'amant d'Adèle que la femme n'est que « tromperie » :

« Parce que « tromper », toute la femme, monsieur, est là... Les femmes trahissent les hommes dans la proportion effroyable de 97 % !... Et ça, ce n'est pas une blague; c'est prouvé par la statistique et ratifié par la plus élémentaire clairvoyance. » (III, 69)

Comment dire son fait à la gendarmerie trop zélée? Le Procureur Boissonnade s'en chargera à la place de l'auteur :

« ...modérez-vous; apportez à l'avenir moins de raideur militaire dans vos relations avec nos justiciables... et rappelez-vous qu'un brave soldat peut, sans déchoir, être un brave homme. L'un vaut l'autre après tout. » (IX, 202)

Quand il s'agit de questions juridiques, sociales et même politiques, le porte-parole attitré de l'auteur est La Brige, qu'il appelle « l'Ami des lois » et pour lequel il intervient personnellement, ce qui est exceptionnel : dans l'avis placé en tête des quatre saynètes et de la nouvelle groupés sous ce titre, il proclame :

« J'aime et admire au-delà de toute expression les personnes qui, par leur esprit d'à propos, les seules ressources de leur ingéniosité, ont raison de la bêtise des choses et de la méchanceté des hommes. »

Et même, à la fin de *La Lettre chargée*, il lui a fallu reprendre la plume pour ajouter une postface chargée de fureur contre « la sottise des règlements, laquelle serait

sans limite si la bêtise des hommes chargés de les appliquer ne la dépassait de cent coudées. » (VIII, II, 3, 14)

L'auteur a une bête noire : la Loi : dès *Hortense, couche-toi!* il fait dire à Saumâtre :

« La Loi... J'en ai plein le dos, de la Loi! »
et La Brige enchaîne :

« Si vous croyez que vous êtes le seul!... » (VIII, II, 52)

Dans *L'Article 330*, Courteline, par la bouche de son double, lance la même diatribe contre la Loi, qui n'est que « la déformation, la charge et la parodie » de la justice ; il a la certitude que la société est mal faite, que les Français vivent « dans un pays d'où le bon sens a cavale », que le régime républicain « serait bien ce qu'il y a de plus bête au monde, si l'anarchie n'était plus bête encore. » (IX, 164, 154, 153)

Il va encore plus loin dans *Les Balances*, puisqu'il accuse le gouvernement, et même Dieu, d'être de connivence avec les fous qui dominent la France : « les mots perdirent leur valeur, les faits leur signification » ; jamais Courteline, sous une apparence exagérée et comique, ne s'est montré aussi sévère pour la politique française à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle (IX, 183).

Ainsi l'amertume et la colère envahissent les raisonneurs de Courteline : au début de 1905 il fait représenter au Théâtre Français un sixième acte ajouté au *Misanthrope, La Conversion d'Alceste* : le héros de Molière, six mois après la pièce célèbre, est « converti » au monde, il renaît « au bonheur d'être indulgent et bon ».

Mais les trahisons successives d'Oronte, de la Justice, enfin de son unique ami, Philinte, devenu l'amant de sa femme Célimène, lui font comprendre qu'il avait raison, que le commerce des hommes est horrible et qu'il ne reste à l'honnête homme, ayant tout tenté pour s'en accommoder, mais en vain, qu'une seule ressource, fuir très loin : et le problème se pose ici de savoir si c'est Alceste qui parle, ou si l'auteur lui souffle ses plaintes affreuses, déchirantes :

« Dépouillé du bonheur qui fut un temps le mien,

Maître de l'affreux droit de n'espérer plus rien,

Il m'est permis d'aller. — Qu'on m'y vienne poursuivre!

Traîner au fond d'un bois la tristesse de vivre,

En tâchant à savoir, dans leur rivalité,

Qui, de l'homme ou du loup, l'emporte en cruauté. »

(I, II, 51)

Qui parle ici, Alceste ou Courteline? Une étude attentive de la vie de l'auteur tendrait à démontrer que c'est bien ce dernier qui exprime cette philosophie pessimiste : sa pièce, si elle sera jouée en 1905, a été écrite de novembre 1902 au 15 février 1903, au moment où Courteline vient de perdre sa jolie Suzanne, devenue sa femme peu avant sa mort; certes il s'est lié avec une autre actrice, Judith Brécourt, mais se dispute souvent avec elle, enfin il semble passer par une grave crise morale et physique, qui l'aurait poussé à exprimer, à travers les propos d'Alceste, sa propre pensée.

Pensée profondément amère qu'il complètera dans *La Cruche*, où il a semé sa *Philosophie* mélancolique... (8)

Ainsi l'amusant raisonneur Lidoire a fait place au brave et émouvant capitaine Hurluret, puis au misogyne de *Bou-bouroche*, au raisonnable Boissonnade, à l'astucieux La Brige, au pessimiste Alceste et enfin au peintre Lavernié, si poignant dans ses réflexions sur l'art, la vie et les êtres en général. C'est que Courteline, au fil des années, avait pu constater les tristesses et les misères de l'homme, soit qu'il tourmente ses semblables, soit qu'il soit écrasé par les tyrannies absurdes de la vie.

II. - L'ACTION

1° - *L'exposition*

Dans treize pièces sur vingt étudiées l'exposition se fait en un seul temps, mais de manières très diverses, depuis le monologue jusqu'à l'exposition en action.

Théodore explique dans un monologue, dès le début, qu'il rentre à trois heures du matin et qu'il n'a pas d'allumettes, ce qui est grave à une époque d'éclairage au gaz, arrêté à onze heures du soir; Landouilhe exprime son horreur du premier janvier et constate avec mélancolie que, s'il a offert de nombreux cadeaux, il n'en a reçu aucun. (II, I, 91-X, 34)

Un récit peut aussi servir à présenter les faits indispensables à la compréhension de l'action : dès la troisième réplique la Baronne annonce à son époux étonné que « l'honneur des Brossarbourg, Monsieur de Brossarbourg,

(8) Voir pages 154-156.

est à tout jamais dans le sciau! » (VIII, I, 55). La Brige prend la peine, lors de sa première réplique, d'expliquer aux déménageurs qu'ils doivent attendre « une minute », car il doit verser à son propriétaire « le montant du trimestre échu. Or, je n'ai point les fonds nécessaires à l'accomplissement de cette formalité, en sorte que j'ai fait prier le dit Saumâtre de venir s'entendre avec moi, touchant le règlement de compte. » Puis « entre Hortense, enceinte de neuf mois » : nous en savons assez... (VIII II, 43-44)

Dans *Les Balances* le spectateur apprend immédiatement que La Brige est un « malfaiteur... très compromettant... en délicatesse avec les juges » (IX, 175) ; Alceste, tout de suite, nous informe de son changement complet d'attitude dans une longue tirade : il avait tort de se fâcher avec Oronte, il est devenu indulgent et bon, a gagné son procès et s'est marié avec Célimène, la plus douce des épouses. (I, II, 15-18)

Enfin il en est de même dans *La Cruche*, où la scène I de l'acte I informe des données essentielles : Lauriane aura-t-il les palmes académiques qu'il attend avec impatience? Il ne cesse d'humilier Margot, il est amoureux de Camille, la voisine. (Flam. 495-497)

La troisième manière utilisée par l'auteur est ce qu'on pourrait appeler « l'exposition en action » ; tel est le cas de *La Voiture versée* où l'on voit Ledaim ramenant une jeune femme très émue parce qu'elle vient d'avoir un accident de voiture, et, à peine le valet sorti, « elle soupire longuement » (X, 94-95) ; même système pour *M. Badin*, où le Directeur reproche tout de suite à son employé d'avoir été absent depuis quinze jours, (V, 215) pour *La Lettre chargée*, où le sujet, mince il est vrai, est présenté dès la première réplique, (VIII, II, 7) pour *L'Article 330*, où l'huissier annonce : « Le Ministère Public contre La Brige. Outrage public à la pudeur » (IX, 151) pour *Le Commissaire*, dont la première phrase, si désagréable, montre le caractère despotique du principal personnage, (IX, 111) enfin pour *Mentons Bleus*, où Rapétaux, par sa première réplique autoritaire renseigne le public sur un des aspects de sa psychologie, tandis que M. Réfléchi fait tout le possible pour attirer l'attention du grand comédien. (X, 147-149)

Cinq pièces présentent une exposition en deux temps : dans *Lidoire*, dès la première scène, nous voyons la dureté

du sous-officier et la bonté de Lidoire, mais c'est seulement à la scène 2 que La Biscotte rentre ivre-mort (IV, 157). De même si nous comprenons le caractère « poire » de Bou-bouroche dès le début, ce n'est qu'à la scène 3 de l'acte I que nous est révélée la trahison d'Adèle : ici nous possédons, du point de vue technique, à la fois une exposition en action et une exposition-récit. (III, 64)

C'est aussi en deux temps qu'est organisée l'exposition des *Boulingrin* : un aparté de Des Rillettes, immédiat, informe le spectateur du contentement du personnage à l'idée de prendre le thé chez les Boulingrin, mais il faut attendre la fin de la scène I pour que Des Rillettes lâche le mot qui éclaire tout : c'est un « pique-assiette » (X, 115, 119).

Dans *Un Client sérieux* il est d'abord question de la prochaine révocation du Substitut, à la scène I, puis Lagou-pille se présente à la scène 3, cherchant un avocat : exposition double, un récit, une action (IX, 66, 71).

Enfin *Le Gendarme* utilise le même procédé d'exposition lente : la lecture des procès-verbaux et le dialogue du procureur nous renseignent sur l'inférieur caractère de Labour-bourax, mais il faut attendre la scène 2 pour comprendre dans quelles circonstances l'injure si grave, « moule », a été lancée par le Baron au Gendarme. (IX, 198, 212)

Il ne reste que deux pièces avec une exposition en trois temps, entièrement dans la scène I, à la fois en action et sous forme de dialogue : action lorsque le capitaine Hurluret, deux fois, entre s'informer si les « lascars » La Guillaumette et Croquebol sont enfin rentrés de permission ; dialogue pour nous apprendre deux faits importants : l'arrivée toute proche des réservistes et la visite trimestrielle du général-inspecteur (E.L.F. V, II, 8, 11, 13).

La Paix chez soi indique les faits d'abord sous forme d'un monologue de Trielle relisant son feuilleton (scène I), puis en action, lorsque sa femme Valentine vient réclamer l'argent du ménage, enfin sous l'aspect d'un dialogue au cours duquel le mari expose à son épouse ses raisons de lui infliger cent cinquante francs d'amendes. (X, 179, 183)

Tel est donc le système d'exposition de Courteline : une grande variété dans les procédés, mais, quelle que soit la longueur de la pièce — comme *Les Gaietés de l'Escadron* avec leurs neuf tableaux — il ne traîne jamais et informe immédiatement, ou le plus vite possible, le spectateur des éléments essentiels à la compréhension de ce qui va suivre.

2 - *L'intrigue*

Dans son *Avis* placé en tête de l'Édition Bernouard, Courteline affirme qu'il « faut voir en ces pages... un prétexte à faire évoluer ... autour de petites historiettes ayant de tout petits commencements, de tout petits milieux et de toutes petites fins, de tout petits personnages... » (I, I, 5-6).

Il a raison : il ne sait guère construire une intrigue, faute d'imagination, mais il connaît l'art de susciter un ou plusieurs intérêts : c'est en effet un seul intérêt que l'on trouve dans seize pièces : mais histoires bien minces, pour montrer les réactions de ses personnages ; Courteline, classique, ne porte que peu son effort, comme Molière, de ce côté, et il lui suffit que le spectateur enregistre les efforts de Lidoire pour échapper à la sottise du règlement militaire et sauver son ami La Biscotte de « la congexion », ceux de Boubouroche pour se maîtriser au lieu de tuer sa maîtresse — au fond une histoire de « cocu », banale — ceux d'Alceste pour s'adapter en vain à un monde hostile, ceux de M. Badin pour vivre avec sa hantise de la révocation, du grand Rapétaux devant un ignare et une « utilité », vieil ami par ailleurs, l'ahurissement du Baron devant les révélations de sa femme, et celui du pique-assiette Des Rillettes découvrant à quel point il s'était trompé sur la douceur de l'hospitalité des Boulingrin, le drame de conscience du Gendarme pris entre son devoir et la peur d'un blâme, ou celui de l'Employé des Postes reconnaissant La Brige comme homme du monde mais non comme fonctionnaire.

Petites intrigues portant sur de tout petits sujets, sans grandeur ni véritable importance : l'ivrognerie de Théodore, l'horreur des étrennes de Landouilhe, le droit pour La Brige de chercher en chemise et sans caleçon « une pièce de deux sous » devant 13.687 personnes, les petits malheurs du double de l'auteur devant la Justice, ou l'impossibilité d'enflammer une allumette de l'État, les disputes de Trielle et de Valentine, l'escroquerie « au flagrant délit » d'un ménage habile : tout cela est mince, n'offre aucun grand problème comme ceux soulevés par les comédies de Molière, auquel Courteline fut si souvent comparé.

Même quand les quatre pièces restant à étudier présentent plusieurs intérêts, ils ne sauraient passionner comme le sort de la famille d'Orgon dans *Tartuffe* ou le destin de

Don Juan : dans *Les Gaietés de l'Escadron* l'intrigue tourne autour de trois centres : l'absence illégale de deux cavaliers risquant d'un moment à l'autre d'être déclarés déserteurs, l'arrivée des réservistes à l'improviste, et l'inspection attendue du Général.

C'est aussi le cas du *Client Sérieux*, où l'on s'intéresse successivement au cas du Substitut, sur le point d'être révoqué par suite de louches manœuvres politiques, à celui du « pauvre Mapipe », retenu en « prévention » pour une peccadille, enfin à celui de Lagoupille.

Même procédé pour *Le Commissaire*, dont le despotisme va se manifester de diverses façons, chacun des personnages brimés par lui l'étant pour des raisons différentes, et notre intérêt se portant sur chacun : le « Monsieur » risque chaque soir sa vie, le secrétaire est grondé injustement, Breloc, si honnête, est fourré au « violon », puni de sa droiture, la Dame seule sera vengée par son fou de mari.

Quant à *La Cruche*, dernière pièce de l'auteur, elle oscille autour de divers pôles : d'abord les palmes académiques de Lauriane, puis les amours respectives de Lauriane pour Camille, de Lavernié pour la même dame, de Lauriane pour Margot, puis du peintre pour la malheureuse jeune femme.

Courteline a donc raison lorsqu'il évoque ses « petites historiottes », ses petites intrigues, ou même la quasi-absence d'intrigue, celle-ci ne l'intéressant guère.

3° - *Le dénouement*

Il en sera de même pour les « toutes petites fins » de ses pièces, qui parfois n'en ont même pas : tel est le cas de trois pièces, *La Lettre chargée*, qui se termine sur un match nul, *La Brige* ayant trouvé un « truc » pour toucher sa lettre, mais l'Employé la gardant pour le moment, *Monsieur Badin*, sans dénouement, *Le Droit aux étrennes* finissant étrangement sur une fable...

Sept pièces offrent un dénouement heureux : inattendu pour *L'Honneur des Brossarbourg*, la Baronne se préparant à essayer ses charmes sur les domestiques... provisoire pour Boubouroche, réconcilié avec Adèle, pour combien de temps ? dans *Les Gaietés*, où le Général pardonne à Hurluret ses fautes, lève les punitions, sauf celle que vont encourir les déserteurs, et tout recommencera jusqu'à la prochaine inspection, comme dans le ménage Trielle.

Par contre trois pièces se terminent par un triomphe, celui du Droit, de l'Équité sur la méchanceté, qu'ils prennent l'apparence de La Brige vainqueur de Saumâtre grâce au Code, du Gendarme vaincu par une astuce du Procureur, du Commissaire envoyé brutalement dans le placard au charbon par le fou.

Enfin le dénouement est malheureux dans les dix autres pièces : le règlement militaire, impitoyable, triomphe de la bonté de Lidoire, la bêtise et l'orgueil triomphent de Théodore, qui a « flanqué une gifle à son chef de division » et dans *Mentons Bleus*, où la vanité méprisante de Rapétaux entraîne une gigantesque dispute ; l'escroquerie triomphe, d'un imbécile il est vrai, dans *La Voiture versée* ; la méchanceté est victorieuse dans *Les Boulingrin* et *La Conversion d'Alceste* : les rêves de Des Rilletes et de l'ex-Misanthrope s'effondrent devant les dures réalités de l'existence ;

l'injustice de la Justice réussit à faire condamner Alfred et La Brige aussi bien dans *L'Article 330* que dans *Les Balances* ;

enfin la faiblesse de caractère de Margot cause le malheur du peintre Lavernié, qui l'aime, et rendra son mariage sans joie.

Ainsi la moitié des pièces étudiées finit mal, et pour une bonne partie des autres, il ne s'agit que d'un dénouement provisoire, comme le prouve la phrase « La suite au prochain numéro » de Trielle.

4° - *Le rythme du temps*

Classique, Courteline respecte en général l'unité de temps, dans dix-huit pièces sur vingt, et il accepte de se borner au temps réel, sans faire marcher les pendules plus vite qu'il n'est permis dans la vie.

Très soucieux de l'heure, il ne manque pas, toutes les fois qu'il le peut, de la faire noter par ses personnages ou de la faire sonner par une horloge, ce qui peut s'expliquer par les souvenirs du Collège où il entendait non seulement les horloges voisines, mais, dans le silence du soir, toutes celles éparpillées dans Meaux ; il en sera de même à Bar-le-Duc, où il sera frappé par les diverses sonorités des horloges nettement perçues dans le silence de la nuit. (E.L.F., V, II, 71)

Ces sons permettent au spectateur de se rendre compte de l'heure quand la situation le demande : ainsi *Théodore* commence par cette annotation : « Un escalier, la nuit. Ténèbres profondes. Trois heures sonnent à l'horloge d'une église voisine. »

Pendant le cours du Troisième Episode, « l'horloge d'une église voisine meugle, avec une lenteur sinistre, les trois quarts avant quatre heures. »

Au début du Quatrième Episode, il regarde sa montre, et « onze heures sonnent au loin ». (II, I, 9)

Au cours de son monologue du *Droit aux étrennes*, Landouilhe tire sa montre et remarque : « Trois heures dix. Sidonie (sa femme) ne sera pas rentrée avant sept heures... » (X, 34)

« M. Saumâtre, propriétaire (de l'appartement habité par La Brige, note celui-ci à la fois pour les déménageurs et pour le public)... ne saurait tarder, car midi approche. » (VIII, II, 43-44)

La plupart des personnages de Courteline, comme leur créateur, consultent leur montre : tel est le cas de M. Ledaim attendant que sa future conquête soit déshabillée : « (II) consulte sa montre. Six heures. Diable ! M. Ledaim s'impatiente. » (X, 101)

L'heure est une préoccupation dans toutes les classes de la société : le Commissaire demande à Breloc : « Quelle heure était-il quand vous avez trouvé cette montre ? — Trois heures du matin... » et il en profite pour lui poser une question n'ayant rien à voir avec la montre trouvée sur le trottoir et apportée honnêtement par le bourgeois :

« ...j'ai le droit de me demander ce que vous pouviez fiche à trois heures du matin au coin de la rue Monsieur-le-Prince, vous qui dites habiter rue Pétreille » (IX, 126).

Le temps est un argument pour La Brige, qui se plaint, dans *L'Article 330*, que le trottoir roulant charrie des flots de gens « de huit heures du matin à onze heures du soir ». (IX, 160)

Argument aussi pour le Procureur et qui lui permet de vaincre le Gendarme : il lui demande l'heure : « Midi seize minutes » ; et il tient malicieusement à lui faire préciser qu'il n'avance pas et que sa montre à lui, Labourbourax, a bien été réglée sur « l'horloge de la caserne », donc il devrait avoir changé de tenue « depuis seize minutes déjà ». (IX, 218)

Il semble que dans *Boubouroche* l'auteur se soit un peu laissé égarer par ce problème de l'heure : à la scène première, Fouettard demande à Amédée l'heure qu'il est : « Neuf heures moins vingt » ; à la fin de la scène 2 Boubouroche tire sa montre et constate qu'il est « neuf heures dix » et se demande s'il montera « un instant chez Adèle » ; puis toute la scène 3 se déroule, et, lorsque le rideau se relève sur l'acte II chez Adèle, à la fin de la scène I il va être « neuf heures et demie dans un instant » : or il faut plus de vingt minutes pour terminer l'acte I et commencer l'acte II : Courteline s'est montré insouciant pour une fois... (III, 51, 62, 79)

Enfin l'unité de temps n'est pas respectée dans deux pièces, *Les Gaietés* et *La Cruche* : en effet la « revue de la vie de caserne » commence au milieu de la journée; Favret tire sa montre et constate : « Trois heures moins vingt, il est temps de filer au fourrage » ; puis les réservistes arivent et il est question de les coucher; Flick, même à huit heures du soir (comme le lui fait remarquer Fricot) tourmente ses deux « lascars », et une fois encore Courteline s'est emmêlé dans les heures, puisque tout le quatrième Tableau se déroule, et qu'au cinquième il n'est quand même que huit heures, sonnées à toutes les horloges de la ville; mais il a voulu créer un « tableau de pure impression » et ajouter la sonorité, à laquelle il tient, de « la retraite de cavalerie », ce qui n'aurait plus été possible à huit heures et quart : il y a chez lui une poésie des heures et des sonneries très nostalgique, et surtout celle des appels réglementaires marquant chaque moment de la vie de la caserne. (E.L.F. V, II, 11, 26, 49, 71)

La Cruche exige un laps de temps de trois semaines entre le premier et le second acte :

LAURIANE, au début de l'acte II : « ...Comment, voilà trois semaines que nous sommes de retour... »

Les heures sont toujours indiquées : début de la scène I :

LAURIANE : ...il est près de cinq heures du soir... »

Même l'heure à laquelle Lauriane a offert sa maîtresse à Lavernié est précisée :

LAVERNIÉ : Je précise : le 27 août dernier, rue de Sucy, au Bas-Chennevière, à huit heures quarante-cinq du soir... » (Flam. 496, 532, 543)

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 MAI 1969
SUR LES PRESSES DE
L'ÉCOLE TECHNIQUE
D'IMPRIMERIE
NOTRE FAMILLE
A OSNY (VAL D'OISE)

Dépôt légal 2^e trimestre 1969

E.T.I. Notre Famille 95 - OSNY

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

